





Mosaïque

Les personnages et l'univers de **City Hunter** appartiennent à **Tsukasa Hojo**. Ces histoires sont des fanfictions et ne peuvent faire l'objet de transactions commerciales.

**Texte : Angel Dust**

[https://fanfictions.fr/auteurs/16820\\_AngelDust.html](https://fanfictions.fr/auteurs/16820_AngelDust.html)

**Illustration : dessins de Tsukasa Hojo**

Texte et couverture sont téléchargeables gratuitement sur le site  
<http://creationsdefans.org>

Textes et images sous licence Créative Commons BY NC SA

Libre de droits sous les conditions suivantes : Attribution + Pas d'utilisation commerciale + Partage dans les mêmes conditions

*Créations de fans* est une association sans but lucratif qui propose des versions imprimées de fanfictions, avec l'autorisation des détenteurs de droits sur le texte.

*Créations de fans* n'est pas responsable des textes et n'a effectué aucun travail éditorial sur le contenu. Les fanzines sont diffusés à prix coûtant, sans générer de revenus ni pour les auteurs/autrices, ni pour l'association.

*Angel Dust*

Mosaïque

City Hunter

Fanfiction [City Hunter]



# Préface

Ce recueil est composé de sept histoires différentes présentées sur des sites de publication de fanfictions que vous connaissez peut-être : fanfiction.net, Wattpad, AO3, HojoFanCity et fanfictions.fr. C'est sur ce dernier que vous trouverez la totalité de ces fanfictions (mais aussi plein d'autres), parfois sous forme d'O.S. indépendants (One-Shot) ou dans la compilation "*C.H.C.H. ou Courtes Histoires de City Hunter*".

Certaines sont issues de délire entre fans, d'autres sont des réponses aux défis lancés régulièrement sur le forum de fanfictions.fr, ou sont inspirées de chansons (qui sont citées en notes de bas de pages) dont les textes ne m'appartiennent pas, au même titre que les personnages et l'univers de Tsukasa Hojo. Ces fictions alternent différents tons, traitent de sujets divers, se focalisent sur des personnages parfois très secondaires... Bref, j'ai mélangé plein de choses.

Puisse ce *melting pot* se frayer un chemin jusqu'à vos yeux bienveillants et vos cœurs nostalgiques de cette merveilleuse œuvre qu'est City Hunter.





# I - Dans la gueule du loup...

— *Ryo*<sup>1</sup>... murmura-t-il en passant à côté de moi.

Dans ce hall bondé de l'aéroport de Tokyo, Mick Angel venait d'embrasser ma partenaire sur la bouche et je n'avais qu'une envie : lui balancer mon poing dans la tronche. Mais je savais pertinemment qu'il jouait avec mes nerfs et donc je décidai de lui refuser le plaisir de gagner la partie en avouant ma jalousie.

Quelques instants auparavant, avant que son vol pour Los Angeles ne soit annoncé, il m'avait confié Kaori, me demandant de veiller sur elle. Comme si c'était nécessaire ! Mais ce n'était qu'un moyen de me montrer qu'il savait ce qu'elle représentait pour moi... et me rappeler qu'elle tenait à moi. Ce baiser n'avait été qu'une simple provocation pour que je me secoue enfin et me décide un jour à faire de même... Il serait temps.

— *Mon client*... poursuivit-il en me dépassant.

Mon corps se figea. Ce n'était pas dans ses habitudes de révéler l'identité de son commanditaire. Un tueur à gages digne de ce nom ne révélerait jamais le nom de son employeur, question de principe, de survie, d'honneur. Je le savais mieux que personne car nous avions les mêmes lignes de conduite. Quand Falcon et moi lui avions posé la question quelques minutes auparavant, c'était surtout pour blaguer, pour malmenier un peu son orgueil trop arrogant. Nous savions pertinemment qu'aucun de nous ne répondrait à cette question et pourtant... Je n'avais pas pû m'empêcher. Après tout, j'avais été sa cible. J'avais bien le droit de savoir ou du moins, d'essayer de savoir.

— *C'est ...*

J'eus l'impression que le temps s'était arrêté et que je savais déjà ce qu'il allait me dire. J'aurais dû y penser plus tôt... Une seule personne au monde pouvait me haïr au point d'engager pour m'éliminer le Tueur

---

<sup>1</sup> Dialogues repris de “*City Hunter*”, chapitre 177 “*Triste Départ*”, tome 33 “*Départ pour l'Enfer*”, édition J'ai Lu.

à Gage Numéro Un des Etats-Unis, mon ancien partenaire, rival mais ami de toujours, l'unique pro encore en vie assez compétent pour réussir à me descendre, Mick Angel.

Une seule personne pouvait imaginer un plan aussi machiavélique et infallible... ou presque. Une seule personne était effectivement assez corrompue pour considérer comme un cadeau le fait de mourir par la main d'un ami.

Mais cette personne n'avait pas prévu que Mick puisse renoncer, renoncer pour ne pas faire de peine à Kaori en me supprimant. Cette personne ne pouvait pas imaginer que Mick renoncerait par amour. Oui, l'amour avait fait foirer un plan a priori infallible tout simplement parce que ce sentiment était parfaitement étranger au commanditaire de mon meurtre.

Je ne fus donc même pas surpris quand Mick prononça dans un murmure à peine audible, me tournant déjà le dos :

— ... *ton père.*

Pendant que ses pas s'éloignaient lentement derrière moi, je vis la silhouette massive de Falcon se raidir. Il avait entendu. Évidemment. Son ouïe était devenue surprenante depuis la cécité qui l'avait frappé à causes des blessures que je lui avais infligées quand nous étions guérilleros. Elle lui permettait de capter le moindre changement de rythme cardiaque, les variations des auras et les accélérations des souffles. Il n'avait donc eu aucune peine à comprendre les murmures de Mick. Ses lunettes noires étincelèrent soudain dans un rayon de soleil, sa moustache redevint droite, dissimulant brusquement ses dents et effaçant son sourire.

À ses côtés, Kaori, encore rougissante du baiser que Mick avait déposé sur ses lèvres, me regardait avec de grands points d'interrogation dans les yeux. Percevant ma surprise, mais se méprenant sur son origine, elle me lança, parlant à toute allure, nerveuse :

— *Hey, pas de malentendu, hein ! Il m'a embrassée sur la joue ! Sur la joue. C'était juste à côté de la bouche mais bien sur la joue...*

J'avais bien envie de lui répondre que cela n'avait pas d'importance mais aucun mot ne parvint à franchir mes lèvres. Je devais reprendre mes esprits et canaliser la haine, la colère et la rancœur qui remontaient lentement en moi.

Mon père.

Alors c'était lui.

Il était encore en vie et souhaitait donc que nous mettions un point final à notre affrontement en m'éliminant.

Mon père.

Elle posa sa main sur mon bras, me faisant sortir brusquement de ma léthargie et je compris soudain ce qui allait se passer. J'entendis Kaori continuer :

— *Mick n'a pas ...*

— *Mick ! Espèce de crétin décérébré !* m'exclamai-je en me dégageant de son emprise. *Mick !!! Attends !*

En me retournant, j'aperçus facilement sa grande silhouette à la chevelure blonde parmi la foule et me lançai à sa poursuite, serpentant entre les voyageurs, en bousculant quelques-uns, pendant que Kaori me suivait en hurlant :

— Ryoooooooo ! Non, arrête, Ryo ! Vous n'allez pas encore vous battre !

À cet instant, je parvins à la hauteur de Mick et l'attrapai par le bras, le forçant à se retourner.

— Angel, non ! N'y va pas.

— Je rentre chez moi. Je n'ai plus rien à faire ici, me répondit-il en me dévisageant comme si j'étais devenu fou.

— Ne pas honorer la demande d'un homme comme lui équivaut à signer ton arrêt de mort, Mick.

Son regard bleu azur me sondait, son sourire narquois me défiait mais Mick Angel restait muet. Kaori me bouscula soudain et bredouilla quelque chose dans mon dos mais je n'y prêtai pas attention. Je devais le convaincre. Il devait rester. C'était une question de vie ou de mort :

— Reste. À nous deux, on peut s'en sortir.

— C'est l'Union Teope, Ryo. Je ne sais pas si tu les connais mais ce n'est pas un groupe maffieux comme ceux qu'on a malmenés par le passé à Los Angeles, répliqua-t-il d'un ton neutre, toujours maître de lui quand il s'agissait du boulot.

— C'est quoi ? Qui ça ? demandai-je, abasourdi, pensant que mon ouïe, d'ordinaire si fine, me jouait des tours.

— L'Union Teope, répéta-t-il.

J'entendis Kaori étouffer un hoquet de surprise derrière moi. L'Union Teope avait fait abattre son frère des années auparavant.

— Tu es sûr ? demandai-je.

— Oui.

— L'Union Teope ?

— Oui, t'es devenu sourd ou quoi, Bro' ?

Il ne put retenir un sourire qui s'effaça cependant bien vite car il comprit certainement à mon expression et à celle de Kaori que, pour nous, ce nom n'avait rien d'une blague. Mick Angel planta son regard bleu acéré dans le mien et articula avec précision :

— Ton père en est devenu le chef incontesté depuis quelques mois et il est en train de lui donner une dimension internationale.

Il se pencha un peu vers moi pour me préciser :

— On n'a pas affaire à des malfrats du dimanche. On ne s'en débarrassera pas comme ça.

— Et on n'est pas des débutants ! Ce ne serait pas la première fois que je mettrais à mal cette organisation.

Un de ses sourcils se leva quand je mentionnai cette information et je poursuivis :

— Ils sont responsables de la mort de Makimura, le frère de Kaori, il y a presque huit ans maintenant. Mais on s'est vengés, elle et moi. Je pensais qu'on en avait fini avec eux mais on peut remettre ça.

Mick regarda ma partenaire derrière moi pendant quelques secondes. Je n'eus pas besoin de me retourner pour savoir qu'elle avait les larmes aux yeux et j'étais prêt à parier mon Magnum 357 qu'elle hochait gravement la tête, le menton levé et le regard chargé de défi.

Mick me lança sans ambages :

— Tu as déjà essayé d'éliminer ton père quand on était aux Etats-Unis, Ryo, et tu t'es vauté.

— Je sais. Je m'étais laissé guider par ma haine.

— Et là ? Qu'est-ce qui te guiderait ?

— A ton avis ?

Il ne répondit pas, se contentant de jeter encore un œil derrière moi. J'abattis ma dernière carte en lui lançant :

— Et j'étais seul. Deux Numéros Un ensemble, qui peut lutter contre ça ?

— Trois Numéros Un... entendis-je derrière moi et la silhouette massive de Falcon nous cacha la lumière. Je te rappelle qu'on a toujours pas fini notre duel. On a fini *ex aequo* toi et moi, Ryo.

En temps normal, j'aurais répliqué quelque chose de blessant, rien que pour l'enquiquiner mais ce n'était pas le moment. Je devais convaincre Mick de rester, sinon, il allait mourir. J'en étais persuadé. Je connaissais mon père, il ne plaisantait pas avec les questions d'honneur, de parole donnée ou d'engagement et ne pas honorer un contrat était puni par la peine capitale.

Mick Angel nous dévisagea tour à tour, l'immense Falcon, Kaori puis moi avant de lancer son sac de voyage sur l'épaule en marmonnant :

— Alors si y'a Falcon, là, je dis qu'on peut peut-être s'en sortir.

Il me dépassa et continua dans sa lancée :

— Non, parce que juste avec toi, sorry man, mais on serait pas allés loin.

— Quoi ?

Je n'en croyais pas mes oreilles et j'eus de nouveau cette furieuse envie de lui coller mon poing là où je pense quand il attrapa une Kaori pantoise par le bras en lui susurrant à l'oreille :

— Désolé, ma Douce, d'avoir brisé ton cœur avec ce faux départ.

Elle me lança un regard ahuri mais je haussai les épaules en levant les yeux au ciel.

À cet instant, j'étais persuadé d'avoir fait ce qu'il fallait faire. J'étais persuadé que, face à nous trois, Falcon, Mick Angel et Ryo Saeba, les trois plus grands professionnels actuels réunis, mon père adoptif, Shin Kaïbara, ancien chef mercenaire sanguinaire et impitoyable ne ferait pas le poids.

Oui, j'en étais persuadé ...

Si j'avais su ...

\*\*\*

*Si j'avais su...*

*Je ne serai pas en train de quitter ce pays qui m'a vu naître une première fois et renaître ensuite en vivant à tes côtés. Debout sur le pont de ce yacht immaculé et étincelant, je regarde la côte qui s'éloigne, pensant à l'homme que je suis devenu grâce à toi et que je laisse derrière moi. Les mots que Mick a prononcés à peine quelques heures auparavant à l'aéroport, me reviennent en mémoire, aussi clairement que s'il était à côté de moi :*

*— C'est pour ça que je te confie Kaori, Ryo. Tu as changé et tel que tu es maintenant, je suis convaincu que tu sauras la protéger.*

*J'espère que c'est ce que je suis en train de faire. J'espère que j'ai fait le bon choix pour réparer ma négligence, que tu es et resteras en sécurité dorénavant. Mick et Falcon te protégeront envers et contre tout, j'en suis convaincu.*

*Peut-être même qu'ils sauront mieux s'y prendre que moi.*

\*\*\*

Nous avons donc tous quitté l'aéroport. Falcon reprit sa Jeep et moi, j'insistai pour que Mick vienne avec nous, ne voulant surtout pas me retrouver seul face à ma partenaire. Kaori, qui s'était assise sur la banquette arrière laissant la place passager à Mick, restait parfaitement immobile et je sentais ses yeux rivés sur ma nuque, à tel point que j'évitai soigneusement de vérifier le rétroviseur central, craignant d'y voir ses émotions, ses reproches, sa déception. J'entendais presque les questions qui tourbillonnaient dans sa tête à cet instant. Il faut dire que ça devait être sacrément indigeste à encaisser. Elle venait d'apprendre que l'organisation qui avait assassiné son frère était de retour. Je la connaissais assez pour savoir que son chagrin envahissait à nouveau son cœur.

Et elle venait aussi de découvrir dans la conversation des bribes de mon passé que je lui avais toujours dissimulées, notamment que j'avais un père, ou du moins, un homme que j'avais considéré comme tel. Et il y avait encore beaucoup d'autres choses que je ne lui avais pas dites.

Elle en connaissait déjà certaines, certes, elle avait découvert et accepté un gros morceau. Elle savait qu'à l'âge de trois ou quatre ans j'avais été le seul survivant d'un accident d'avion au-dessus de la jungle sud-américaine, elle savait que j'avais été recueilli par un groupe de guérilleros, elle savait que j'avais été élevé en enfant soldat et que

j'avais donc perpétré toutes les horreurs que cela implique, elle savait que j'avais commis des crimes, que j'étais un tueur... et ce, depuis toujours.

Oui, elle avait déjà encaissé tout ça. Elle m'avait accepté comme ça. Pour me le signifier à sa façon, elle m'avait même offert une date d'anniversaire, le vingt-six mars, date de notre première rencontre, me faisant là, le plus inestimable des cadeaux : son pardon.

Le trajet de retour me parut interminable tant le silence de Kaori était pesant et elle restait impassible aux facéties de Mick qui finit par se lasser. Ce n'est que quand nous avons franchi le seuil de l'appartement que nous partagions elle et moi que je parvins à me recentrer sur notre priorité : attaquer l'Union Teope. J'échangeais alors avec Mick, évaluant avec lui nos chances, confrontant différentes tactiques, échafaudant des plans d'attaque. Falcon, qui nous avait rejoints, lâchait de temps en temps un grognement, nous incitant à changer nos hypothèses. Je retrouvai avec plaisir cette aisance et cette complémentarité avec mon ancien partenaire américain sans oublier pour autant que, quelques heures auparavant, il envisageait de me descendre froidement pour honorer un contrat sur ma tête.

Au début, Kaori s'était assise sur le canapé avec nous, puis elle s'était levée pour nous servir des cafés... et du whisky pour la tasse de Falcon. Silencieuse, le visage fermé et inexpressif, la tête basse, elle évitait soigneusement mon regard. Ce qui n'était clairement pas dans ses habitudes. Elle était bouleversée et faisait tout pour nous le cacher, je le savais bien. Mais je ne savais pas quoi lui dire... Nous avions autre chose à faire.

La présence de l'Union Teope rouvrait la blessure occasionnée par la mort brutale de son frère. En plus, mon passé se retrouvait mêlé à ça... Mais je ne pouvais pas lui raconter qui était Kaïbara, ce qu'il m'avait fait ou les atrocités que j'avais commises quand j'étais avec lui. Pas maintenant, pas comme ça, devant nos amis communs. Elle devait attendre un peu, surmonter ses émotions et réagir enfin en pro.

Soudain, elle était venue nous interrompre tout en enfilant sa veste :  
— Je vais chercher des champignons.

— Des quoi ? demandai-je, abasourdi, alors que mon esprit était concentré sur munitions, attaques furtives et anticipations des réactions de l'ennemi.

— Des champignons, répéta-t-elle froidement. Vous devez avoir faim et il ne reste que des œufs dans le frigo. Sans champignons, l'omelette, c'est pas bon. Et comme d'hab, nos placards sont vides parce que Mômeur veut pas bosser, donc... faut que j'aïlle en chercher.

Je hochai la tête, cherchant dans son regard éteint, un peu de notre complicité habituelle. Elle esquissa un maigre sourire quand Falcon lui gronda une approbation gênée avant d'ajouter :

— Les hommes de l'Union doivent nous surveiller et...

— C'est bon, Umi, avait-elle tranché, en ouvrant sa veste pour révéler la présence de son petit revolver. Je sais me défendre.

Le colosse avait croisé les bras fermement sur sa poitrine, résigné. Je m'attendais à ce que Mick fasse une blague à sa sauce mais il resta muet, se contentant de la regarder, inquiet et décontenancé. Je m'étais bien gardé de dire quoi que ce soit, trop soulagé de la voir partir et de me sentir délivré de son évidente rancune envers moi, mes mensonges et mes omissions.

Quand elle eut enfin refermé la porte derrière elle, sans avoir prononcé un mot de plus, Mick se tourna vers moi :

— Qu'est-ce qu'elle...

Je l'interrompis pour éviter de lui donner les véritables raisons de son trouble :

— Elle cuisine quand elle est de mauvais poil. Tu n'aurais pas dû la bécoter, maintenant, elle va s'attendre à un truc qui ne viendra pas et c'est moi qui vais récolter sa colère, comme d'hab.

Mick éclata d'un rire arrogant :

— Ahhhh, non, non, non, mon vieux, c'est pas à moi qu'elle en veut, là !

— Bah, à qui d'autre ?

— Tu as vraiment besoin que je te fasse un dessin ?

— Y'en a marre, Angel !

— Marre de quoi ? C'est toi qui as voulu que je reste, non ?

— Ouais, je me demande bien pourquoi d'ailleurs !



\*\*\*

*J'avoue que j'ai été soulagé quand tu es sortie de l'appartement. Je n'en pouvais plus de te voir ainsi, joues pâles, bouche pincée et mâchoire serrée. J'en avais assez de sentir ton regard acéré braqué sur moi quand j'avais le dos tourné et de ne pas réussir à croiser tes yeux quand nous nous faisons face. Ton amertume reflétait simplement mon incapacité à te parler ou plutôt... ma trouille pathologique de te parler... et de te perdre. Comme toujours.*

*Mais si j'avais su...*

*Si je n'avais pas été si satisfait de te voir sortir, j'aurais peut-être eu la présence d'esprit de te retenir, de te protéger, d'être là pour toi.*

*Si j'avais été capable de te parler de tout ça avant, tu n'aurais peut-être pas eu le besoin de sortir pour prendre l'air.*

*Si j'avais ...*

*Mais je n'ai pas ... et à cause de moi, sans le savoir, tu t'es jetée dans la gueule du Loup.*

*C'est trop tard maintenant. Ce qui est fait ne peut être défait.*

*La brise du large qui me fouette le visage m'apporte une fraîcheur bienfaitrice, balayant mes regrets, ma peine et mes incertitudes. J'ai fait des erreurs et je vais les réparer.*

\*\*\*

Notre petite chamaillerie à Mick et moi avait vite été interrompue par le son de la télévision. Voulant nous signifier que nous l'emmerdions au plus au point, Falcon avait allumé le poste, augmentant le volume jusqu'à ce que je m'exclame, passant ma rage sur lui :

— Putain mais merde, Falcon ! Pourquoi tu nous casses les oreilles avec ça ! T'es aveugle, qu'est-ce que t'en as à foutre de regarder la télé ?

— La ferme.

Sa voix de baryton et son ton autoritaire me réduisit immédiatement au silence. Quand mon ancien rival parlait comme ça, c'est qu'il avait quelque chose à dire :

— Je viens d'entendre un truc.

Mick et moi nous tournâmes d'un même mouvement vers le poste allumé où nous découvrîmes avec stupeur des images de morceaux

métalliques qui flottaient sur l'océan et un bandeau rouge qui annonçait : "Crash Aérien : Le Jumbo Jet s'est abîmé en mer" pendant qu'une voix neutre de journaliste commentait :

— Pour l'instant, les secours qui ont été dépêchés sur place n'ont guère d'espoir de trouver des survivants parmi les passagers du vol Jumbo Jet 714 Tokyo - Los Angeles de cet après-midi. Nous n'avons aucune information concernant les causes de cette explosion : défaillance technique, erreur humaine ou attaque terroriste ? Pour l'instant, les enquêteurs n'excluent aucune...

Falcon éteignit brusquement et se tourna vers nous :

— Alors, Angel ? Content d'être resté, finalement ?

Mick se tourna vers moi et murmura :

— Yep, man. Of course. (Oui, mec, bien sûr)

Pâle comme un linge, il joignit les mains sur ses genoux et ajouta dans sa langue :

— I must say... the message is perfectly clear, don't you think ? (Je dois avouer ... le message est parfaitement clair, n'est-ce pas ?)

— Oh oui. Même un aveugle le verrait, confirma gravement Falcon.

À cet instant, le téléphone sonna, nous faisant sursauter tous les trois. Mick et moi échangeâmes un regard. Je ne sus s'il remarqua la tension et la panique dans mes yeux mais ses poings froissèrent le pantalon de son costume impeccable.

Après la première sonnerie, je m'étais levé sans m'en rendre compte.

À la deuxième sonnerie, je savais.

Avant la troisième, j'avais saisi le combiné, sachant parfaitement quelle voix j'allais entendre, ce qui n'empêchait pas mon cœur de battre furieusement et de résonner dans mes oreilles.

Dans le combiné, je prononçai d'une voix dure et sèche :

— Où est-elle ?

Un rire me répondit, un rire diabolique, un rire tiré des réminiscences du passé, un rire qui me glaça le sang, s'insinua dans mes veines, et provoqua un frisson de dégoût. Mon dos se couvrit brusquement d'une humidité nerveuse et froide. Au bout de quelques silencieuses secondes, la voix de mon père me répondit :

— Avec moi mais ça, tu t'en doutes, non ?

— Si tu touches à un seul de ses cheveux...

Il éclata à nouveau de rire :

— Tu feras quoi ? Tu viendras me casser la gueule à grands coups de châtaignes dans les dents ou bien tu seras plus sérieux et tu viendras pour me...

— ... pour te tuer, l'interrompis-je froidement, pensant sincèrement ce que je disais. Ça, oui.

— Oh ! Enfin ! jubila-t-il avant d'éclater d'un rire satisfait. Alors tu tiens à elle ?

Je ne répondis pas, me contentant de serrer le poing, tellement fort que je sentis mes ongles entailler ma paume.

— Alors, ça me donne une petite idée. J'ai une question pour toi, Ryo, poursuivit Shin d'une voix parfaitement maîtrisée, calme, froide et pragmatique. Que préfères-tu ? Venir m'affronter, au risque de perdre ta petite amie...

— Ce n'est pas... le corrigeai-je par pur réflexe mais je retins mes mots.

Kaori n'était pas ma petite amie, certes, mais ça ne changeait rien à ce que je ressentais pour elle. Comme je demeurais silencieux, mon père adoptif m'interrogea :

— Oui ? Ce n'est pas quoi ?

— Rien. Laisse tomber.

Il toussota et reprit :

— Je disais donc... je te laisse deux options. Options numéro un : tu viens pour tenter de me tuer, avec tous les risques que cela comporte pour ta douce moitié. Option numéro deux : tu acceptes de te joindre à moi à la tête de mon organisation. En échange de quoi, je la libère sur le champ.

Je restai muet, serrant toujours le poing, imaginant parfaitement son sourire perfide à l'autre bout de la ligne.

— Alors ? murmura-t-il.

Je sentis mon cœur se serrer tandis qu'il reprenait d'un ton badin :

— Oui, je sais, c'est un peu abrupt comme proposition. *Mais j'ai donné à cette organisation une nouvelle ambition. Nous sommes capables de négocier avec des États.* Tous les dirigeants veulent de mes soldats d'Immortels pour leurs armées ou leurs services secrets. Je

crée facilement ces guerriers grâce à l'Angel-dust. On peut se faire une fortune.

— Tu continues toujours avec cette saloperie ?

Il rit :

— Oh, je vois que ton expérience avec la Poussière d'Ange t'a fortement déplu.

— Déplu ? m'exclamai-je abasourdi, en repensant à la douleur que j'avais ressentie en me réveillant, il y a presque vingt ans, en pleine jungle, couvert du sang de mes ennemis, les mains tremblantes, la vue brouillée, la tête sur le point d'exploser, mes veines battant encore au rythme de la drogue et de l'envie de tuer.

Et cette douleur était douce en comparaison de celle que j'avais endurée lors de mes trop longues crises de manque qui avaient suivi, alors que tout mon corps réclamait ce dérivé du PCP. J'avais été le cobaye de mon père adoptif, sa marionnette. Je n'avais été qu'un test parmi tant d'autres pour créer ce guerrier immortel, shooté au point de ne ressentir ni la douleur des blessures ni la puissance de la mort. Un automate sanguinaire et démoniaque, voilà ce qu'il avait fait de moi.

— Déplu ? répétai-je, me demandant s'il réalisait véritablement ce qu'il venait de dire.

— Oh... pardon mais ne jouons pas sur les mots, ce n'est pas le sujet, m'éconduisit-il.

— Libère-la. Elle n'a rien à voir avec ça.

Il éclata de rire avant de me répondre :

— Elle a tout à voir avec ça. Elle prouve ta faiblesse ! Sa présence à mes côtés met en lumière ton incapacité à défendre une simple femme ! Donc, réfléchis bien, Ryo ! Tu n'es pas de taille !

Je serrai les mâchoires, retenant ma furieuse envie d'exploser le téléphone et de le réduire en miettes. Mais il était le seul lien qui me permettrait de retrouver Kaori. Il était plus précieux que tout. J'entendis à nouveau ce petit rire retenu et monstrueusement poli puis Shin Kaibara conclut d'une voix sèche :

— Je te laisse réfléchir. Je te rappelle pour te donner le lieu du rendez-vous.

Et il raccrocha. Je me retrouvai, immobile, abasourdi, rongé par ma haine et ma colère contre lui, contre moi, contre mon imbécilité...

Si j'avais su ...

\*\*\*

*Pourquoi t'ai-je laissée sortir de chez nous, Kaori ? Pourquoi ?*

*Je soupire en portant ma main à mon front, protégeant mes yeux comme si je pouvais te voir d'aussi loin. Je t'imagine enroulée dans l'écharpe jaune que je t'ai offerte pour Noël, serrant autour de toi ton vieil imperméable, tes cheveux courts et indisciplinés chahutés par le vent qui forme un tourbillon autour de toi, emportant avec lui les dernières feuilles mortes de l'automne. Je vois presque les larmes qui coulent sur tes joues à cause de moi.*

*Pardon.*

*Je te demande pardon. C'est de ma faute ce qui est arrivé. C'est de ma faute si tu as de la peine ce matin mais je vais réparer tout ça. C'est à moi de le faire et à personne d'autre. Mick, Falcon, toi... vous devez rester en dehors de ça. Vous protéger est mon rôle, ma raison d'être, peut-être même mon destin, admettons que l'on croit à cette idée.*

*Pardon.*

*J'accomplirai ma vengeance, ta vengeance, notre vengeance et tu seras en sécurité. Pour le moment, l'Union Teope et Kaibara détourneront leur attention de toi et c'est bien là l'essentiel pour moi.*

*Adieu, Kaori.*

\*\*\*

À la tombée de la nuit, Falcon, Mick et moi nous rendîmes au point de rendez-vous donné par mon père lors du deuxième appel de sa part : une série de chiffres, incompréhensible pour Mick, mais limpide pour Falcon et moi, pétris de codes militaires comme nous étions. Il s'agissait de coordonnées géographiques et d'une heure.

Nous n'eûmes aucune difficulté à trouver l'immeuble en construction dans une zone industrielle déserte à cette heure nocturne. Pas très original mais efficace. Pas de voisinage, des espaces ouverts permettant de s'enfuir facilement, des endroits pour se dissimuler, des bâches, des piliers, des coffrages, des tas de planches... Une véritable jungle de béton, de bois et de ferrailles.

Nous procédâmes comme convenu.

Il y avait fort à parier que Kaïbara pensait s'être débarrassé de Mick et qu'il le croyait mort. Mon ami resterait donc en retrait, endossant le rôle du joker de la deuxième chance, en cas de besoin. Falcon, lui, se chargerait d'assurer discrètement mes arrières.

— J'suis sûr qu'il y a des charges de C4 dans tous les coins, avait-il murmuré. Et au besoin, je zigouille ses gros bras. À mon avis, il n'est pas venu tout seul, cet enfoiré.

Sans un mot de plus, Falcon disparut dans la pénombre, Mick se mit à couvert et je poursuivis droit devant moi, conscient que j'allais me retrouver face à celui que je craignais le plus.

Les sens en alerte, je sortis mon arme de son holster et pénétrai dans l'enchevêtrement de piliers en béton et de câbles électriques. Soudain, une lumière puissante déchira la pénombre, se fixant sur un pilier auquel un corps était attaché.

Kaori !

J'avais failli crier son nom. Je l'entendis gémir derrière son bâillon. Ses yeux me confirmèrent mon intuition : mon père était quelque part, tapi dans l'ombre. J'armai mon revolver, prêt à m'en servir.

— Je ne ferais pas ça, si j'étais toi...

Je vis alors sa silhouette apparaître derrière Kaori, les contours se dessinant dans la lumière. Je redécouvris son visage qui se matérialisa au-dessus de l'épaule de ma partenaire qu'il utilisait comme bouclier. Mon père avait pris quelques rides, ses tempes s'étaient teintées de gris mais il était resté le même. Il me sourit et ses yeux pétillèrent de joie. Debout derrière elle, il passa son bras autour de son cou, pointant un objet contre sa carotide et s'adressa à moi d'un ton détaché et froid qui me glaça le sang :

— Placée de cette façon, si tu tires pour la détruire, tu tues cette gentille petite. Alors... réfléchis avant d'agir.

— Je suis venu. Libère Kaori.

— Ce n'était pas la seule condition, il me semble.

— Affrontons-nous. Comme nous aurions toujours dû le faire.

— Je n'en ai pas envie. Je ne veux ni mourir de ta main ni t'abattre, fiston. Je préfère une autre méthode. Et en terminant ses mots, il rapprocha l'aiguille de la gorge de Kaori. Devine ce qu'il y a dedans...

— De l'Angel-dust, murmurai-je, la gorge tellement serrée que je ne reconnus même pas ma propre voix.

Il éclata de rire :

— Perspicace, comme toujours. Alors, voilà le deal, Ryo. Tu me rejoins, je la libère et elle repart saine et sauve avec tes amis. Joue au con et je lui injecte une bonne dose d'Angel-dust et tu devras l'affronter en combat régulier pendant que mes hommes se chargent de Falcon et de... de ton autre acolyte que je n'ai pas réussi à identifier.

À cet instant, trois dizaines d'hommes armés sortirent de l'ombre et nous mirent en joue. Comment avaient-ils pu passer inaperçus ? Étaient-ils drogués eux aussi ?

Je vis Mick sortir de derrière un tas de sacs de ciment, les mains en l'air sous la menace de six ou sept mitraillettes, le regard plein d'incompréhension, suivi de près par la grande silhouette de Falcon, dont le visage était tuméfié. Ni lui, ni Mick, ni moi n'avions perçu leur présence. Comment cela était-il possible ? Shin éclata à nouveau de rire :

— Mick Angel ! Je suis ravi d'ailleurs de constater que vous êtes toujours parmi nous. Surpris mais... ravi... Sincèrement. Falcon, ta présence m'honore.

Puis il nous expliqua fièrement :

— Vous ne pouvez pas sentir leurs auras. Tous sont des Immortels grâce à une nouvelle version de l'Angel-dust, plus précise, plus mesurée... qui évite les débordements de haine tout en annihilant totalement le libre-arbitre et l'instinct de survie. Ils sont prêts à tous les sacrifices. Obéissant à n'importe quel ordre, même le plus contre-nature. Magnifiques, non ? Des soldats parfaits en quelque sorte.

Je ne sus quoi répondre. Derrière son bâillon, Kaori me lançait un regard suppliant, me signifiant de ne pas céder.

— Mais pour elle, je me suis dit que l'ancienne version serait plus...

Kaïbara toussota pour s'éclaircir la gorge, ménageant son petit effet :

— ... plus appropriée, disons. Histoire de faire revivre les vieux souvenirs, n'est-ce pas, Ryo ?

J'en eus un haut-le-cœur. Je me rappelai si bien de cette torture. Imaginer qu'elle puisse endurer cette souffrance, qu'elle puisse sentir cette douleur s'insinuer dans toutes les parcelles de son corps, incendier ses veines, insufflant une rage irrépressible, la forçant à tuer pour

diminuer la souffrance. Tuer... tuer... tuer... Encore et encore... car seuls l'odeur et le goût du sang pouvaient atténuer cette douleur...

Non. Hors de question.

Non. Pas Kaori.

Non. Pas elle.

Non. Surtout pas elle.

Non. Je ne supporterais pas de la voir subir cette immondice.

Non. Plutôt mourir.

Non. J'avais promis à son frère de veiller sur elle quand il était mort dans mes bras, je ne pouvais pas faillir à mon serment.

Non. J'avais fait la même promesse à Mick.

Non. Je ne pouvais pas lui faire subir cette infâme torture.

Non. Je n'en avais pas le droit.

Non. J'avais envie de hurler.

Nooooooooon !!!

Shin inclina la tête en me souriant doucement, presque tendrement puis il ajouta, l'aiguille toujours posée contre la gorge de ma partenaire :

— Tenir tête à la nouvelle Union Teope que je dirige serait pure folie ! Rejoins-moi.

Je n'avais pas le choix. Je posai alors mon arme au sol et levai les mains en signe de reddition. J'entendis Mick maugréer dans mon dos pendant que je me dirigeai vers Kaïbara et Kaori, Kaori qui me dévisageait, me sondant, cherchant à deviner mon plan sauf que, cette fois, je le savais bien, elle n'allait pas l'aimer, mon plan. Mais je n'avais vraiment pas d'autre option. Aucune qui ne me convienne en tous cas. Trop de risques. Ma décision était prise.

Quand je m'arrêtai à une dizaine de mètres d'eux, Kaïbara la détacha avec une surprenante et étrange délicatesse. Je l'entendis même s'excuser sous les yeux ahuris de Kaori. Puis, enfin, ma partenaire se dirigea vers moi, avec une lenteur que je trouvais absolument insupportable. J'avais envie de lui crier :

— Dépêche-toi, qu'on en finisse !



J'avais du mal à supporter cette attente, craignant à tout moment de voir un des hommes de main de mon père braquer son arme sur elle alors que mon revolver était resté au sol derrière moi. Quand Kaori fut assez proche, je la saisis par le bras et l'attirai vivement contre moi. Elle posa sa tête contre mon torse et je ne pus me retenir de lui caresser les cheveux.

— Bon... Tu viens ? m'interpella Kaïbara.

— Deux secondes.

Kaori leva ses yeux vers moi en me murmurant :

— Tu ne vas pas faire ça, dis ?

Je pris son visage entre mes mains et plongeai mon regard dans le sien :

— Promets-moi simplement de vivre. Et de tout faire pour rester en vie, d'accord ?

— Mais, Ryo ?

— Promets-le-moi.

— Je...

— Promets-le-moi !

Elle hocha la tête pendant que ses larmes dessinaient deux parallèles brillantes sur ses joues :

— Je te le promets.

Je déposai un baiser sur son front avant de lui murmurer :

— Je t'aime Kaori. Ne t'inquiète pas pour moi et vis !

Je m'éloignai alors brusquement d'elle, sachant que si je restais encore une seconde de plus contre elle, je n'aurais plus la volonté de la quitter. Je fis quelques pas, les plus douloureux de toute ma vie, me dirigeant vers la silhouette de celui que je haïssais le plus au monde. J'allais le rejoindre mais je devais canaliser ma rage. Oui, il le fallait.

À mi-chemin, sans me retourner, je prononçai haut et fort :

— Angel ! Tu avais raison, Mec, on n'est pas allés loin. Veille sur elle et refroidis tous ceux qui voudront s'en prendre à elle, OK ?

Après quelques secondes de silence, Mick me répondit, déterminé :

— Trust in me, Bro'. (Fais-moi confiance, frangin)

\*\*\*

*Alors que ce yacht étincelant de blancheur m'éloigne inexorablement de ma douce Kaori, j'entends tes pas derrière moi puis ta voix atrocement mielleuse et satisfaite susurre lentement :*

*— Je suis surpris que tu aies accepté de me rejoindre. Je pensais que tu avais changé. Il faut croire qu'un loup reste un loup après tout.*

*Tu t'appuies lentement au bastingage et laisses ton regard se perdre vers la côte qui s'éloigne de plus en plus. Tu ressembles à un homme comme les autres à cet instant. Tu me murmures alors :*

*— Et le Loup vient de retrouver sa meute. Enfin.*

*Je ris intérieurement. Ne crois pas à ma métamorphose, Shin. J'ai appris que pour éradiquer un monstre, il ne suffit pas de lui couper la tête. Il faut découvrir ses points faibles et les utiliser sans remords, déterminer l'origine de ses ressources et en couper méthodiquement les racines, il faut en trouver le centre et le détruire soigneusement. Et je te promets que je frapperai en plein cœur, si tant est que tu en aies encore un.*

*Je me tourne vers toi, en te souriant pour te faire croire que je confirme tes espérances.*

*— Oui, Père. Enfin ...*

## II - Ode à ma fille : Dream on !

*Every time that I look in the mirror.  
All these lines on my face getting clearer.  
The past is gone.(...)  
Half my life's in books' written pages  
Live and learn from fools and from sages  
You know it's true, oh  
All the things come back to you.(...)  
Sing with me, if it's just for today  
Maybe tomorrow the good Lord will take you away  
Dream on, dream on, dream on  
Dream until the dream come true !<sup>1</sup>*

Il est à peine huit heures. La cérémonie aura lieu dans deux bonnes heures et pourtant, je suis déjà prêt. Je me suis regardé à maintes reprises dans le miroir de la salle de bain à la maison avant de partir. Je sais que mon rasage est impeccable, ma coupe de cheveux aussi, tout comme mon uniforme.

---

<sup>1</sup> “Chaque fois que je me regarde dans le miroir,  
les rides de mon visage sont plus marquées.  
Le passé a disparu. (...)  
J'ai passé la moitié de ma vie dans les livres,  
à vivre et apprendre auprès des fous et des sages.  
Tu sais que c'est vrai,  
Tout me ramène à toi.(...)  
Chante avec moi, même si ce n'est que pour aujourd'hui.  
Peut-être que demain le Bon Dieu t'emportera.  
Rêve, rêve, rêve,  
Continue jusqu'à ce que le rêve se réalise.”  
“Dream On”, Aerosmith, album “Aerosmith”, 1973, paroles de Steven Tyler, traduction de l'auteur.

Et maintenant que la voiture officielle m'a déposé pour la dernière fois au travail, c'est dans le miroir de mon bureau, celui qui est accroché derrière la porte de mon petit cabinet de toilette attendant, que je fais encore une inspection. Je sais que ça ne sera pas la dernière. Après tout, il me reste du temps à tuer.

Je souris à mon reflet en songeant que toi aussi, tu dois être en train de supporter le même rituel. Peut-être que tes sœurs et ta mère sont déjà arrivées pour t'aider. Peut-être bien que ta cravate bleue est aussi impeccable que la mienne, repassée trois fois par ta mère, tout comme ta chemise blanche. Je te souhaite du fond du cœur ne pas avoir un col aussi amidonné que le mien. Moi, j'ai l'impression qu'il va me trancher la gorge.

Je suppose que ta veste bleu foncé, tout aussi officielle que la mienne, ne porte ni un brin de poussière ni un cheveu et encore moins de pli. Je parierais ma voiture que tes boutons en laiton ont été polis trois fois par les jumelles, de même que les cinq étoiles qui parent chacune de mes épaules. Et bientôt les tiennes puisque je les accrocherai tout à l'heure à ta veste impeccable. Presque toute la famille s'est mobilisée pour me déguiser en habits d'apparat. Je souris en songeant que, pour une fois, je ne suis pas le seul à subir ce sort.

Oui, déguisé, j'ai vraiment l'impression d'être déguisé aujourd'hui. Moi qui avais pris l'habitude de venir travailler en simple costume de ville depuis des années maintenant, me voilà engoncé dans cet uniforme qui me gratte de partout. Mais ce n'est que pour aujourd'hui. Oui, encore juste aujourd'hui. Et ensuite, ça sera fini tout ça. Les costumes, militaires ou pas, les cravates, bleues, noires, ou rouges, les chemises immaculées, les cols rigides et repassés, les chaussures bien cirées ...

La retraite.

Oui, aujourd'hui, Monsieur Nogami, Préfet de Police de la Ville de Tokyo prend très officiellement sa retraite. Tellement officiellement que même le Ministre de la Justice fera le déplacement.

— Grands Dieux... Le Ministre en personne, murmuré-je en sentant déjà ma gorge s'assécher.

J'ai beau avoir de la bouteille, je sais que ces politiques sont parfois imprévisibles. Et je suis aussi de la vieille école : les titres ronflants de la hiérarchie m'ont toujours inspiré crainte et respect. J'ai été élevé ainsi, on ne se refait pas. Je me sens à la fois infiniment honoré que cet homme se présente à ma passation de pouvoirs, de l'autre, j'ai bien envie de lui avouer que, non, non, Monsieur le Ministre, ne vous dérangez pas pour moi, vous savez, ce n'est pas si important que ça. À vrai dire, j'ai hâte que tout ce tralala se termine.

Je me dirige vers mon bureau.

Vide. Rangé. Impeccable.

J'ai mis toutes mes affaires dans un petit carton que je prendrai tout à l'heure pour rentrer à la maison. Après tout, je n'aurai besoin de rien aujourd'hui. Je me suis juste permis de laisser mon stylo préféré. Ce n'est pas grand-chose mais j'avais envie de te laisser un petit souvenir. Pour que tu penses de temps à autre à ton vieux grincheux de père. Je le prends entre mes doigts et le fais rouler. J'en ai signé des rapports et des ordres, des notes de services et des nominations, des promotions et des suspensions, des cartes de bons vœux pour les mariages, les naissances... et malheureusement beaucoup de cartes de condoléances.

Oui, j'en ai accompli des choses, avec ce stylo, à ce bureau. Le temps a passé.

Je m'assieds dans mon fauteuil en cuir et me laisse aller contre le dossier. C'est étrange, tout ce calme. Je suis arrivé depuis presque une demi-heure et personne n'a cherché à me joindre, je n'ai pas de rappel pour m'inviter à consulter mes mails... Rien. Et ce n'est pas aujourd'hui qu'on viendra me présenter une affaire épineuse, une candidature ou un rapport légiste. Non. C'est fini tout ça. Bel et bien fini. Le temps a passé.

J'entends encore ta mère me lancer l'autre soir :

— Que veux-tu, vieux briscard ? Tu as fait ton temps !

Je souris amèrement. J'ai fait mon temps. Ou plutôt mon devoir. Parce que faire son temps, j'ai l'impression que c'est pour une vieille bagnole qui aurait trop de kilomètres au compteur. Je ne suis pas prêt pour la casse, quand même ! Enfin, j'ose espérer que non...

J'étends mes jambes sur mon bureau et soupire. Je me demande si tu auras de temps en temps besoin de moi, de mon expérience et de mes

conseils. Oui, je l'espère. Au moins de temps en temps. Juste pour me faire croire que je ne suis pas fini. Je me répète une nouvelle fois que c'est dans l'ordre des choses, que la roue tourne et que c'est bien ainsi, que j'ai "fait mon temps", que j'ai bel et bien accompli mon devoir. Mon cœur se serre à cette pensée.

Mais si mon cœur se serre, il me sourit en même temps. Si je sais pertinemment que les jours à venir seront d'un ennui mortel - oh, ça oui ! - je reste cependant persuadé que cette fin n'en est pas vraiment une : je ne pouvais pas sortir d'une si belle façon ni confier mon bureau à une personne plus digne.

Si tu m'entendais, je sais que tu sourirais de ce petit sourire en coin qui te fait tellement ressembler à ta mère et tu me dirais :

— Digne ? Je suis donc digne de ta confiance, Papa ?

Je hausserais alors les épaules en soupirant pour t'avouer :

— Evidemment.

— Tu sais pourtant que je n'ai pas les mêmes... méthodes... ni les mêmes façons de voir.

Certes. Et je me retrouverais forcé de t'avouer que j'ai compris bien des choses au cours de ma carrière. Moi qui, pétri d'idéalisme impérial, moi qui souhaitais vivre dans une société libérée de la gangrène des clans, une société qui avancerait vers la modernité, moi qui imaginais tout cela, avec, d'un côté, les méchants yakuzas, les dealers sans âme, les ignobles trafiquants et les vilains criminels tout en noir, et de l'autre, les victimes que nous, les membres des forces de l'ordre nous nous devons de protéger à tout prix...

C'est ce que j'ai tenté de faire tout au long de ma carrière au risque de souvent paraître trop dur, trop intransigeant, trop militaire, trop vieux jeu, trop exigeant, trop... tous les synonymes que Yuka peut aligner sur sa machine à écrire ou dans ses romans sont sans doute pertinents.

Mais, à la place que j'occupe, je ne suis pas autorisé à faire preuve de clémence ou de souplesse. Ça aurait été perçu comme une faiblesse ou un signe de corruption. Et Monsieur le Préfet de Police de la Ville de Tokyo ne peut pas avoir de faiblesses. J'ai donc toujours fait preuve d'inflexibilité. Je ne suis pas corrompu.

Si cela m'a très certainement éloigné de toi, et surtout de Reïka, cette ligne de conduite m'a aussi permis de rester honnête et droit dans un

métier qui peut vite nous entraîner vers des chemins de traverse malheureusement sans retour. J'en ai vu des agents céder à l'appel de l'argent facile ou tout simplement à la peur ; j'en ai suspendu des inspecteurs qui ne voyaient pas le mal de négocier avec des criminels pour obtenir des informations et qui se sont retrouvés ensuite à accepter de petites enveloppes pour dissimuler une preuve par-ci, perdre un dossier par-là, tourner le dos pour feindre de ne pas savoir... et finalement toucher le fond.

Oh, oui, j'en ai vus. Je t'imaginer lever un sourcil interrogateur ou souffler sur ta mèche rebelle pour dissimuler ton agacement. Je te répondrais :

— Ne sois pas si blasée, ma fille. Toi aussi tu verras de bons flics se perdre. Et c'est à chaque fois une indescriptible déception. L'argent, le pouvoir, la renommée... autant de choses si difficiles à obtenir et auxquelles on peut vite devenir totalement accro si on n'y prend pas garde. Chaque flic est passé par là au moins une fois dans sa carrière. Tu n'échapperas pas à cette règle. Toi aussi, tu seras tentée, si ce n'est pas déjà arrivé. Résister n'est pas toujours simple.

J'ai moi-même failli m'égarer de nombreuses fois. Compter le Chef de la Police parmi ses alliés est un trophée attrayant pour chaque Oyabun et chaque organisation criminelle. J'ai résisté. Je n'ai jamais cédé à une quelconque tentation. Je n'ai jamais franchi la ligne.

Sauf une fois.

Une fois, j'ai bien cru que j'allais me perdre.

Tout a commencé quand j'ai compris que toi et ton partenaire Makimura, vous aviez vos petites méthodes bien à vous. On n'apprend pas à un vieux singe à faire des grimaces, vois-tu. Je gardais un œil ouvert et, même si je ne décelais rien qui aurait nécessité une remise dans le droit chemin, je n'ai pu m'empêcher de réagir en Père et non en Préfet.

Nous avons eu une petite conversation discrète, ce Makimura Hideyuki et moi. Je ne sais pas s'il t'en a parlé. Je ne pense pas, sinon, tu serais venue exploser de colère et d'indignation dans mon bureau ou dans la salle à manger familiale.

Il faut une grandeur d'âme hors du commun pour faire un flic intègre et c'est ce que j'ai vu en lui. Malgré son allure nonchalante qui avait eu le don de me mettre les nerfs en pelote, son imperméable froissé que j'ai eu envie d'envoyer au pressing quinze fois, son avarice en mots, je dois dire que j'ai découvert cette grandeur d'âme chez lui... ainsi qu'un un sens de la justice inébranlable, comme chez son défunt père avec qui j'ai eu la chance de travailler pendant quelques mois.

Le lieutenant Makimura était ensuite sorti de mon bureau en assurant au Préfet qu'il respecterait consciencieusement les procédures tout en promettant au père que je suis de veiller à ta réputation. Point de relation privée entre partenaires. En plus d'être éthiquement discutable, cela peut s'avérer éminemment dangereux. On perd son jugement, les sentiments s'emmêlent et peuvent faire prendre de mauvaises décisions. Coéquipiers et amants sont deux choses différentes qui doivent rester définitivement séparées. J'ai été parfaitement clair avec lui ce jour-là.

Je t'en demande humblement pardon, ma fille, je n'ai pas pu m'en empêcher. Je n'ai d'ailleurs jamais réussi à savoir s'il y avait effectivement quelque chose entre vous. Si cela a été le cas, personne au poste de police n'en a jamais rien su et je ne peux qu'être reconnaissant envers Makimura.

J'ai été fort surpris quand, à peine dix mois plus tard, il a franchi la porte de mon bureau pour la dernière fois. Il venait me présenter sa démission. J'ai essayé de le convaincre de rester, il faut dire que vous formiez une équipe si efficace ! Mais il était déterminé et j'ai finalement accepté sa démission, présumant que c'était pour rendre votre relation officielle.

Ce ne fut pas le cas.

J'ai attendu cette annonce pendant des mois. Je l'ai espéré même s'il n'avait pas tout à fait le profil du gendre idéal. Ta mère aurait très certainement préféré un beau jeune homme bien né, le fils d'un militaire ou d'un Directeur de Banque... d'un type qui t'aurait assuré une jolie vie tranquille et sans souci en quelque sorte. Ce que Makimura ne t'aurait pas apporté, c'est certain ! Mais je ne pense pas qu'une vie tranquille et sans souci t'aurait rendue heureuse, je me trompe ?

J'ai espéré en vain que tu franchisses un jour la porte de mon bureau, un peu hésitante, gênée ou au contraire parfaitement sûre de toi et



## ODE À MA FILLE : DREAM ON !

provocante, pour venir m'annoncer que tu allais enfin te marier avec l'homme que tu aimais.

J'ai attendu. J'ai attendu jusqu'à ce premier avril 1985.

J'ai attendu jusqu'à ce jour où la nouvelle est arrivée entre mes mains de bon matin. Il était très exactement 5h52 quand un agent de service est venu toquer à ma porte pour me remettre un dossier sans dire un mot. Oui, sans dire un mot. Mais son regard m'a signifié sans le moindre doute qu'il s'agissait d'une mauvaise nouvelle. Il est sorti rapidement, me laissant découvrir le rapport initial de l'enquête : le cadavre de l'ex-lieutenant de police Makimura Hideyuki avait été retrouvé dans le quartier de Shinjuku, criblé de balles.

Je me souviendrai toute ma vie de ce qui a suivi. J'en ai eu le cœur brisé quand je t'ai convoquée ici pour te le dire tout de suite à ton arrivée. Il était 6h00 tapantes quand tu as passé le seuil de ce bureau. Je ne voulais pas que tu l'apprennes par quelqu'un d'autre. Je voulais être là pour toi.

Mais je n'ai rien trouvé à dire. Je t'ai simplement remis le dossier, sans un mot. Je t'ai regardée comme un idiot serrer les poings et les mâchoires. J'ai vu ton beau regard myosotis se voiler. Tu as baissé la tête pour me dissimuler ton émotion, droite, stoïque et digne malgré ta peine qui résonnait en écho dans ma poitrine. Je me suis approché de toi et je me souviens que tu t'es raidie de surprise quand je t'ai serrée contre moi.

J'ai oublié d'être Monsieur Le Préfet de la Police de Ville de Tokyo à cet instant. J'étais redevenu ton papa pendant les quelques minutes où tu avais eu besoin de moi. Pour la première fois depuis longtemps, je m'étais rendu compte combien ce rôle m'avait manqué.

J'ai caressé quelques minutes tes cheveux et ta nuque, comme ce jour où tu avais décidé d'escalader le vieux cerisier du jardin de mon père, ce vieux cerisier étouffé par de longues ronces emplies de mûres toutes noires et juteuses qui te faisaient tant envie, tellement envie que tu étais allée trop haut et que tu n'arrivais plus à redescendre.

Je me rappelle des larmes que tu avais ravalées si noblement pendant que tu suivais mes indications :

— Un pied sur cette branche à droite, lâche doucement... oui, voilà... je suis là, Saeko, ne panique pas, je suis là.

Et quand je t'avais enfin attrapée, tu avais collé ton petit visage contre mon épaule et tu avais enfin pleuré.

— Mes couettes sont défaites et ma salopette est toute saale ! avais-tu articulé entre deux sanglots et je t'avais serrée encore plus fort contre moi.

Comme en ce matin du premier avril 1985 à 6h02.

Quel épouvantable gâchis, cette histoire. J'ai été tellement en colère. Plus tard, quand tu es sortie de mon bureau après avoir essuyé tes larmes, lissé tes cheveux et ta jupe, réajusté ta veste impeccable, la tête haute, digne et fière malgré ta peine, je me suis juré de te venger, de te rendre justice. Je ressentais une rage immense.

Mes pas m'ont rapidement conduit dans la rue que j'avais quittée depuis si longtemps et qui n'avait jamais été mon domaine de prédilection. J'étais devenu un spécialiste du droit et des procédures, moi. Je n'étais plus un homme de terrain depuis longtemps et pourtant... J'ai interrogé les bonnes personnes, joué de mon influence et renoué avec d'anciennes connaissances.

Le soir même, alors que je sortais d'un bar où j'avais attendu en vain un de mes informateurs, j'ai été abordé par un homme étrange.

— Préfet Nogami, si je ne m'abuse ?

Je me suis retourné mais je n'ai perçu qu'une silhouette massive et sombre vers le milieu d'une ruelle.

— A qui ai-je l'honneur ? ai-je répliqué en portant la main à mon arme.

— Personne. Je ne suis personne, a répondu l'homme qui restait dans l'ombre. Je tenais juste à vous dire que les coupables seront châtiés. Pas la peine de vous démener comme ça. Je m'en charge personnellement.

Je me suis presque senti mal. Ma main a quitté mon holster de ceinture pour se porter à ma cravate afin de la desserrer. J'avais soudain besoin d'air.

— Quels coupables ? Je ne sais pas de quoi vous parlez ! ai-je menti, craignant, sur le moment, un coup fourré de l'inspection des polices.

— Bien sûr que si, vous savez. Je les connais et je ne les laisserai pas s'en tirer.

— Ce n'est pas de la justice, c'est de la vengeance, ai-je répliqué en comprenant parfaitement de quoi il parlait. Dites-moi qui ils sont, je les jetterai en prison pour le restant de leurs jours.

Cependant, je savais bien que je m'insurgeais plus par habitude que par réelle conviction.

— Appelez ça comme vous voulez, a répliqué l'homme en tirant sur sa cigarette. Mais je serai plus efficace.

J'ai entraperçu rapidement ses traits mais j'ai détourné les yeux. Mieux valait ne pas trop en voir, ni trop en savoir. L'homme a poursuivi alors que je restais muet :

— Ils n'ont laissé aucune preuve derrière eux. Vous ne pourrez rien faire alors ne vous mêlez pas de ça. Retournez dans votre bureau. Il risquerait de vous arriver un truc.

Et il me tourna le dos. Je suis resté figé. La perspective de savoir que les responsables de ton chagrin seraient punis plus sévèrement que par la loi me remplissait d'une joie étrangement amère. Ne pas avoir leur sang sur mes mains était une perspective alléchante. Je me suis senti glisser vers une certaine folie. L'homme avait déjà fait quelques pas quand j'ai enfin trouvé quelque chose à dire, un simple et naïf :

— Pourquoi ?

Il s'est arrêté et m'a lancé sans se tourner vers moi, la tête basse, les mains enfoncées dans les poches de son pardessus :

— Tout comme vous, je déteste voir une femme pleurer. Je déteste encore plus quand c'est votre fille qui pleure.

Et il s'était volatilisé.

Fou, j'ai eu l'impression que je devenais fou. Je n'étais même pas sûr que j'avais vraiment parlé à cet homme. Était-il seulement réel ? ou simplement la matérialisation de ma haine, de mon impuissance et d'un abus certain de saké, de whisky et autres alcools forts que j'avais mélangés durant toute la soirée ? S'il existait vraiment, je venais de donner mon assentiment à un meurtre alors que j'étais sensé faire appliquer les lois, les règlements, toutes ces normes et cette discipline qui faisaient de nous des êtres évolués et auxquels j'étais profondément attaché.

Cette discussion allait à l'encontre de toutes mes convictions les plus profondes et j'en ai été plus qu'ébranlé. Je ne suis pas rentré à la maison pendant plusieurs jours. Je n'avais pas le courage d'affronter le regard

de ta mère et tes sœurs réunies. Moi qui me vantais d'être un homme discipliné, moi qui m'enorgueillissais de briller par mon instruction, j'avais la sensation d'être complice d'un crime horrible.

De retour au à la Préfecture, après avoir examiné longuement le dossier du meurtre de Makimura, j'avais conclu qu'effectivement, l'homme de la ruelle avait raison. Nous n'avions aucun indice et encore moins de preuve tangible pour élucider ce crime. Dans les jours qui suivirent, certaines affaires ont atterri sur mon bureau. La plupart concernaient des attaques contre une même organisation criminelle : l'Union Teope, des mafieux qui venaient de s'implanter depuis peu à Tokyo. J'ai réfléchi longtemps, tellement longtemps que je suis resté toute la nuit assis à mon bureau sans bouger.

J'ai compris. Ça n'avait rien d'un hasard. L'homme de la ruelle existait bien et il vengeait Makimura. Je savais pertinemment ce que j'avais à faire. J'ai réfléchi. Longtemps. J'ai hésité. Mais je l'ai fait. J'ai classé les dossiers. Tous les dossiers. Sur chacun, un tampon : "Confidentiel. Sans suite." Et d'un coup, ma culpabilité a disparu. Un homme s'était chargé du sale boulot et je n'allais pas poursuivre cet homme. Personne n'en saurait rien. Il n'y avait pas de trace, pas d'indice. Un groupe mafieux pris pour cible, c'était monnaie courante après tout.

Était-ce pure folie ?

Peut-être ... Peut-être pas.

Peut-être que l'homme de la ruelle avait eu raison. J'aurais certainement été impuissant. Mes armes auraient été inutiles face à eux. Ils se seraient offert les meilleurs avocats du pays, s'en seraient tirés en faisant porter le chapeau à un sous-fifre et les grands dirigeants auraient continué leur petite vie dorée. Là, ils avaient payé. Et pas qu'un peu. L'organisation était démantelée pour un bon moment et ce n'était pas vraiment pour me déplaire.

Oui, j'ai laissé l'Homme de l'Ombre en paix, d'abord parce qu'il a été efficace là où j'aurais très certainement failli, et ensuite parce que j'avais bien compris que cet homme te connaissait. Et qu'il connaissait Makimura. Quelque chose dans sa voix m'avait fait réaliser qu'il souffrait lui aussi.

Ce soir-là, dans la pénombre de mon bureau, alors que je venais de tamponner les dossiers concernés, j'ai compris que ma droiture n'était pas infaillible et que les procédures, les textes de lois ne faisaient pas tout. Cette affaire et cette rencontre dans cette ruelle avec l'Homme de l'Ombre, comme je l'appelle, sont restées gravées en moi. J'ai appris entre-temps qu'il se fait appeler City Hunter mais, personnellement, je préfère continuer à l'appeler comme ça, l'Homme de l'Ombre. Je trouve que ça lui va beaucoup mieux ...

Par la suite, si j'ai accepté de couvrir de menus larcins, ça a toujours été en échange de quelque chose de plus... grand. J'ai réalisé qu'il faut d'abord faire tomber les têtes pensantes et, ensuite, éventuellement, le menu fretin, les petits dealers, les prostituées, les voleurs... qui finalement, ne font que survivre comme ils peuvent dans cet Océan qu'est notre capitale. J'en ai laissé quelques-uns s'en sortir, en échange d'informations essentielles et la promesse de changer de vie. Ces cas sont restés confidentiels et assez rares, je dois dire. Et, même si j'ai accepté l'efficacité de cette méthode dans certaines circonstances particulières, ce n'est pas ce dont je suis le plus fier.

On ne se refait pas, ma grande, on ne se refait pas.

Mais, au cours de ces quelques années de carrière, j'ai compris une chose grâce à toi : légal, moral et équitable ne sont pas nécessairement synonymes. Il faut sans cesse négocier entre ce qui est avouable et ce qui ne l'est pas mais sans jamais perdre de vue son objectif initial : accomplir son devoir en faisant respecter la loi.

Je sais que tu travailles souvent avec cet Homme de l'Ombre. Êtes-vous proches ? Très proches ? J'avoue que cette perspective m'a profondément inquiété, fut un temps. C'est pour ça que j'ai tenté, en vain, de te trouver un mari que tu estimerais autant que tu estimais Makimura.

J'ai été d'une maladresse monumentale, en te présentant des C.V. de policiers, mais j'ai puisé dans les seules ressources dont je disposais. C'était ça ou ta mère t'inscrivait auprès d'une conseillère matrimoniale très réputée, indécemment hors de prix et très snob. Tu serais entrée dans une colère noire. Le père que je suis avait opté pour le moindre mal. Ça n'a bien sûr été qu'un formidable fiasco !

Ensuite, il y a eu ce policier qui tenait plus que tout à mettre l'Homme de l'Ombre hors circuit. J'ai été navré qu'il ressemble tant à ton irremplaçable partenaire. Ça a été un coup dur, même pour moi quand je l'ai vu entrer dans mon bureau. J'ai fait comme si de rien n'était car il fallait que tu en fasses autant et surtout, il fallait absolument que ce soit toi qui te charges de cette affaire. Sans toi, je crains que ce lieutenant Kitao aurait bien été capable de réussir. Toi seule pouvais protéger l'homme de l'Ombre. Nous lui devions bien ça. Je lui devais bien ça. Je t'ai un peu manipulée sur cette affaire, je t'en demanderais pardon un jour si d'aventure nous venons à en parler, mais j'aurais dû t'avouer d'autres choses inavouables à ce moment-là.

Par la suite, moi aussi, j'ai essayé de découvrir la véritable identité de cet Homme de l'Ombre mais j'ai abandonné cette idée quand j'ai peu à peu remarqué que tu résolvais tes affaires avec toujours autant de brio. J'ai noté aussi que ses crimes devenaient de plus en plus mesurés, que sa rage avait diminué. Je ne retrouvais plus des cadavres mais des blessés, ce qui, à mon sens, change énormément de choses, non ? Peut-être es-tu parvenue à l'influencer dans le sens de la justice ?

Je sursaute. On vient de toquer à ma porte.

— Entrez !

C'est du passé tout ça. Je ne regrette plus. Je sais aujourd'hui que j'ai bien fait de couvrir les actes de cet homme. J'ai compris qu'il faisait partie de tes techniques, de tes secrets de fonctionnement "made in Nogami". Je ne saurais t'en tenir rigueur. J'ai moi-même mes petits arrangements personnels. J'ai confiance : tu es bien plus forte que moi et ton sens de l'intégrité te guidera quoique tu fasses. Tu ne perdras pas ton objectif de vue. Tu es une bonne policière, une des meilleures. J'en suis convaincu.

La porte s'ouvre lentement. Une tête coiffée d'un képi officiel et deux yeux interrogateurs passent par l'embrasure de la porte. C'est Akiko, ma secrétaire.

— Monsieur le Préfet Nogami, c'est l'heure.

— Déjà ! Je me lève d'un bond.

Je vérifie ma montre. Effectivement, il ne me reste plus que deux minutes ! J'ai complètement perdu la notion du temps. Je tire

nerveusement sur ma veste, ajuste ma cravate et demande à mon reflet si je suis prêt. Une dernière fois, oui, cette fois, c'est bien la dernière.

Pendant ce temps, Akiko est entrée discrètement et quand je me retourne, elle me tend mon képi et je vois ses yeux briller.

— Non, Mademoiselle Masako, ne faites pas cela. Surtout ne pleurez pas, s'il-vous-plaît.

Elle essuie une larme qui a quand même réussi à couler :

— Ça a été un honneur, Monsieur le Préfet Nogami.

— Ça a été un honneur, Mademoiselle Masako.

Je saisis ma casquette, la plante sur mon crâne et m'en vais d'un pas assuré. Tout a été répété, je sais où je vais et ce que je dois faire. Dans les couloirs, les hommes et les femmes qui ont travaillé avec moi sont en uniforme d'apparat, au garde-à-vous, silencieux alors que je passe à côté d'eux. Je les connais tous. Je connais leurs noms, leurs grades, leurs carrières. Ce silence me donne la chair de poule. Mon estomac se recroqueville. Ma gorge se serre mais je dois tenir mon rang et ne rien laisser paraître.

Quand j'arrive sur le parvis de la Préfecture, j'ai presque le vertige. Les brigades sont toutes là, regroupées, alignées. Toutes les forces de police de la Ville sont là. Une pensée traverse soudain mon esprit :

— J'ai donc dirigé tant d'hommes ? Incroyable...

Tout s'enchaîne ensuite comme prévu. Je reste immobile sur mon parvis pendant que le Ministre vient me rejoindre en haut des marches suivi de près par le Représentant de la Commission Métropolitaine de la Sécurité Publique. Puis arrivent un Général de l'Armée de Terre et quelques colonels avec qui j'ai travaillé sur la lutte anti-terroriste et deux ou trois autres dignitaires dont je ne connais que le nom. Après des salutations très protocolaires et militaires, ils se placent juste derrière moi. Nous sommes prêts à t'accueillir.

Ta voiture arrive, s'arrête en bas des marches. La portière s'ouvre et tu en sors. Uniforme bleu foncé impeccable, cravate repassée trois fois, boutons éblouissants et col... *très amidonné*. Je songe, ne pouvant retenir un petit sourire :

— Je ne suis donc pas le seul Nogami à être littéralement étranglé.

Le temps suspend son vol quand tu montes l'escalier central, droite comme un i, inflexible, la tête haute, le regard porté loin devant toi. Qui pourrait être plus digne que toi, ma grande ?

Le protocole suit son cours. Je m'approche de mon pupitre et de mon micro. Je lis mon discours. Heureusement que je l'ai écrit et répété des dizaines et des dizaines de fois, car je ne fais pas réellement attention aux mots que je prononce. Mes yeux observent tous les visages, j'essaie de me souvenir de chaque regard, je sens le tien alors que tu restes à ma droite, stoïque, droite, forte et professionnelle.

Mon discours se termine enfin et tous mes hommes me saluent une dernière fois. Je savoure cet instant, cet hommage qui n'arrive qu'une seule fois dans une carrière puis je me tourne vers toi.

Tu t'avances de deux pas et j'ouvre la petite boîte qui a été placée sur mon pupitre, cet écrin rouge qui contient tes nouvelles étoiles. Cinq étoiles en or que j'épingle sur tes épaules. Droite puis gauche.

Je fais un pas en arrière et te salue en premier. Tu attends deux secondes et me salues en retour. Puis nous terminons notre salut en même temps. Parfait. La cérémonie est presque terminée.

Je te souris car je vois tes yeux briller un peu plus qu'à l'accoutumée. Tu serres les mâchoires, je fais de même. Rassure-toi, de loin on n'y voit que du feu. Et tu te tournes vers l'assemblée. D'un coup, les hommes te présentent leurs armes puis te saluent dans un ensemble parfaitement synchronisé.

Mes hommes sont les tiens maintenant.

Mes ambitions, mes projets, mes responsabilités.

Tout est maintenant à toi.

J'ai passé le flambeau.

Tu es allée à l'encontre des préjugés contre toi. Nombreux sont ceux qui ne voyaient en toi que la trop jolie fille du Préfet Nogami. Ils se sont lourdement trompés et tu as fait doublement tes preuves. Te voilà maintenant arrivée au plus haut poste ! Les journaux ne parlent que de toi : la première femme Préfet de Police, une révolution ! Et tu l'as gagnée au mérite, cette promotion, tu peux en être fière.

Tu as démontré que tu étais une policière efficace et compétente. Je me suis bien défendu d'intervenir dans tes dossiers, il convenait que tu te débrouilles seule. J'ai même certainement été plus dur avec toi qu'avec les autres, je le reconnais.



## ODE À MA FILLE : DREAM ON !

Tu as su faire ta place dans ce milieu violent, masculin et misogyne tout en restant infiniment féminine, intègre et attentive aux autres — quoique tu en dises. Je sais que tu veux la même chose que moi pour cette ville et pour ce pays et je sais que tu y arriveras. Je te connais, tu n'abandonneras pas tes objectifs.

Je l'ai dit dans mon discours :

— Je me suis toujours demandé s'il fallait faire preuve de sagesse pour occuper un tel poste ou bien être complètement fou. Je n'ai pas réussi à répondre à cette question. Je ne sais pas si j'ai été plus l'un ou l'autre. Qu'importe. Je rêvais d'une ville plus sûre, une ville plus juste, une ville plus paisible. Je sais que vous partagez tous ce rêve. Je ne peux que vous conseiller de le poursuivre, ce rêve, quoiqu'il advienne, même s'il paraît trop fou aux plus sages ou trop sage aux plus fous.

Les autres allocutions s'enchaînent, la cérémonie se termine. Après avoir tourné les talons, t'entraînant dans mon sillage, nous retournons dans la Préfecture, dépassant les hommes toujours au garde-à-vous. Nous arrivons enfin à mon bureau où je suis censé te remettre des codes de sécurité, des clés d'archives confidentielles, ce genre de choses mais quand je referme la porte derrière moi et que je me tourne vers toi, tu viens te serrer brusquement contre moi. Je sens tes épaules se relâcher alors que ton soupir nerveux vient réchauffer le tissu de ma veste.

Je passe ma main dans ton dos et le caresse un peu. Comme quand tu étais petite. Comme ce jour où tu es montée sur le cerisier du jardin de mon père. Tu n'as peut-être plus huit ans, ma grande, mais pour moi, tu auras toujours des couettes. Et quand elles seront défaites ou que ta salopette sera toute tâchée par le jus de mûres, je serai là. Je serai toujours là.

Tu t'éloignes de moi et retires ton képi avant d'ouvrir vivement ta cravate pour dégrafer ton col de chemise :

— Raaaa, mais qu'est-ce qu'elle met là-dessus pour que ça soit si rigide !!! Elle veut nous tuer ou quoi !

Je ris de bon cœur en libérant enfin ma gorge, moi aussi. Je sursaute quand tu effleures mon cou de ta main encore gantée de blanc :

— Punaise, elle ne t'a pas loupé non plus !

Je te reprends gentiment :

— Tsss, tsss, tsss, ne parle pas comme ça de ta mère, ma grande !

Tu éclates de rire :

— Ma grande ? J'ai plus huit ans !

Puis tu me demandes avec ton petit sourire en coin habituel :

— On attaque, Monsi... Ça te dérange si je te dis Papa ? On est entre nous...

J'acquiesce et te rends ton sourire :

— Comme tu veux, Madame Le Préfet de Police Nogami.

# III - Un soir, près du tunnel de Shirogane

J'étais en train de rentrer chez moi après une journée de boulot relativement chargée quand un vacarme monumental m'a fait sursauter. Si j'avais encore un cœur, je pense qu'il se serait emballé au point de s'arrêter de battre... Je me retourne donc et là, je découvre quoi ? Deux véhicules accidentés juste à l'entrée de *mon* tunnel.

Mais qu'est-ce que des bagnoles foutent là ? Non mais... Il n'y a plus de tradition de nos jours. C'est un endroit hanté, quoi, merde ! Et c'est pas comme si c'était une nouveauté en plus. Le tunnel de Shirogane de Tokyo est connu depuis quelque temps pour être la passerelle des Shinigamis<sup>1</sup> entre le monde des vivants et celui des morts. J'ai veillé personnellement à ce que les humains le comprennent bien en jouant plusieurs fois les clowns effrayants d'ailleurs. C'est un lieu particulier qui mérite un peu de respect tout de même ! Qu'on le traverse de jour, passe encore, en ne trainant pas évidemment, mais de là à venir écraser sa voiture contre le mur en pleine nuit ! Est-ce que je viens m'encaster dans l'allée de leurs maisons, moi ?

Prêt à aller coller la trouille de leur vie à ces importuns, je revêts mes traits les plus abjectes et repoussants, me drape de noir et m'avance d'un pas flottant vers les voitures. C'est alors que je reconnais un des véhicules.

— Non ? Ne me dites pas que...

---

<sup>1</sup> Les Shinigamis sont des esprits de la mort, des dieux psychopompes qui viennent chercher les âmes pour les mener vers le royaume des morts. Il peut y avoir plusieurs Shinigamis et ils n'ont pas de représentation stéréotypée.

Ce rouge brillant, cette plaque l'immatriculation, ce grand gaillard qui est au volant et qui fait grincer la portière en sortant du véhicule brinquebalant...

— Mais c'est pas vrai ! Saeba ?

Le type époussette sa veste puis me dévisage avant de siffler entre ses dents :

— Salut, Seigneur Shinigami, t'as sorti le grand jeu ce soir. T'es vraiment pas beau à voir.

Je ne réponds pas, me contenant de réajuster mon drap noir pour y emballer ma dignité avant de m'en débarrasser, vu le peu d'effet qu'il produit. Je le remplace, bon gré, mal gré, par ma tenue de travail habituelle : costard sombre et gueule de comptable à lunettes. Discret, passe-partout, pratique et surtout, dents de taille normale. Ryo Saeba m'interroge avec insistance sur mes techniques de déshabillage. Je fais mine de l'ignorer pour dissimuler le fait que je ne comprends absolument rien à ses problèmes. En plus, ce n'est pas le moment des bavardages, j'ai des âmes à vérifier et je me dirige vers les deux voitures accidentées. Dans celle de Saeba Ryo, Makimura Kaori est évanouie sur le siège passager. Je passe la main sur son visage et visualise ses bougies de vie. Elle en a perdu une mais elle a de quoi tenir. Son destin est resté le même. Je m'en doutais un peu mais je préfère vérifier. C'est que je commence à les connaître, elle et sa famille. Les Makimura sont du genre à bousculer les prévisions de mes supérieurs pour à peu près toutes les personnes qu'ils croisent, alors, il vaut mieux être prudent quand on a affaire à un membre de cette famille.

Je flotte vers l'autre voiture accidentée dont le capot, transformé en accordéon fumant, a percuté l'arrière de la petite voiture rouge. Je jette un œil aux passagers tout en demandant à Saeba qui m'a emboité le pas :

— Qu'est-ce que tu m'amènes cette fois ?

— Des gros vilains qui nous ont pris en chasse parce que Kaori a balancé leur cargaison de drogue droit dans le port, me répond-il.

— Pas malin, ça.

— Bah, tu la connais ? Quand elle se met en rogne...

Je le regarde. Bizarre, ce ton faussement détaché. Ça fait longtemps qu'on ne s'est pas croisés mais je suis presque sûr que ce n'est pas dans ses habitudes, que ça sonne faux.

Je passe la main devant les visages des malfrats. Ils sont effectivement complètement sonnés eux aussi mais pas prêts à passer de l'autre côté avec moi. Pas de boulot pour ma part, ce soir, je ne ferai pas d'heure sup'. Pas plus mal.

J'en profite cependant pour détailler leur grosse berline allemande toute blanche. Depuis peu, je m'intéresse aux véhicules des humains. Je m'amuse à faire des statistiques. Les marques, les couleurs, les profils des conducteurs, les causes des accidents, tout ça. Ça ne mène pas à grand-chose mais ça me distrait. J'ai toujours aimé les mathématiques.

— Alors ? m'interpelle Ryo. Tu prends quelqu'un aujourd'hui ?

Quelque chose dans sa voix m'intrigue vraiment. Cette fois, j'arrête d'inspecter la voiture blanche pour aller me planter devant lui, collant mon visage au sien pour mieux l'observer. Ses mâchoires sont crispées, sa bouche pincée, une fine sueur voile le haut de ses lèvres et fait briller son front. Son regard est chargé de défi. En baissant les yeux, je note qu'il a les poings serrés, gonflant ainsi les poches de sa veste. Jambes légèrement fléchies, le dos droit, il semble prêt au combat.

— Ne sois pas ridicule, Saeba Ryo. Même toi, tu ne ferais pas le poids !

Je m'éloigne en riant de son agressivité injustifiée et flotte encore un peu d'un véhicule à l'autre. Je joue. Je le lorgne en biais. À chaque fois que je me détourne, il regarde sa passagère. Kaori...

Ahhh ! C'est donc ça ! Pfff, les hommes... Tous pareils ! Même celui-là. Au fil des années, il est devenu comme les autres, on dirait.

Pour être honnête, je ne comprends rien aux émotions des humains. Je les observe, les analyse, les identifie – oui, j'en ai fait aussi quelques statistiques, totalement inutilisables cela dit mais je ne compatissais pas. J'ai bien essayé mais quand ça veut pas, ça veut pas ; que voulez-vous ? Peut-être les ai-je comprises un jour et peut-être ressenties mais c'était il y a tellement longtemps que je ne m'en souviens plus.

Comme la réaction de Ryo Saeba m'amuse, je poursuis, je simule l'hésitation, passe d'un véhicule à l'autre, inspecte les personnes présentes, repasse ma main devant les visages.

— Qui prends-tu ? gronde-t-il.

Quand je me présente aux mourants, en général, ils flippent. Pour peu que j'ajoute un petit vent glacé et ils se ratatinent sur eux-mêmes,

tremblent, claquent des dents, bégaiement, suent, me fixent avec des yeux exorbités. Lui, c'est une autre histoire. Même lors de notre première rencontre, alors qu'il était tout minot et que je suis venu guider plus d'une centaine d'âmes après un crash aérien, il n'avait pas eu peur de moi. Je m'étais même demandé s'il ne souhaitait pas que je l'emmène... mais son destin était clair : il ne devait pas mourir ce jour-là. Cependant il était tellement seul... C'est ce qui m'avait incité à le garder sous mon aile, si je puis dire.

J'ai continué à garder un œil sur lui. C'était pas du luxe d'ailleurs, parce que le gamin en question avait le don de se mettre dans des situations pas possibles. Alors oui, de temps à autre, j'ai déplacé quelques pions pour ne pas avoir à aller le chercher. Vous allez me dire que ce n'est pas très réglo avec ma hiérarchie ni avec le respect des lignes du destin et tout le toutim mais bon... Un spécimen par-çi par-là, c'est comme les statistiques, ça passe le temps. Et le temps est long quand on bosse depuis une éternité sans perspective d'avancement ou de retraite.

— Tu n'as pas répondu à ma question, Shinigami. Qui prends-tu aujourd'hui ?

Je me tourne vers lui et là, j'éclate de rire :

— Me menacer avec ton arme est totalement futile, tu le sais bien. Garde ça pour ceux qui craignent de perdre leur existence.

Je fonds sur lui et, de mon doigt décharné, j'appuie sur le canon de son revolver pour le faire descendre. En réponse, il réajuste sa visée et colle l'arme à feu dans mon nez de comptable. Je presse à nouveau sur le haut de son arme. Il insiste. Je comprends qu'il est temps d'arrêter :

— T'as pas d'humour... Pfff, pour une fois que je peux me marrer un peu. T'as bien failli me faire mourir de rire, tu sais ?

Il me dévisage, silencieux. Je me sens obligé d'expliquer :

— Mourir de rire... Pour moi, un esprit de la mort... Tu piges ?

Il reste imperturbable. Je viens de me prendre un bide. Je soupire, enfin, je simule un soupir car ça fait bien longtemps que mes poumons ne contiennent plus d'air.

— Les meilleures blagues sont les plus courtes, c'est ça ?

Il hoche la tête. J'en profite pour reculer un peu. Même si une balle dans le crâne ne me tuerait pas, ça pourrait me causer des tracasseries dont je me passerais volontiers.

— Personne ne m'intéresse aujourd'hui, avoué-je.

Ses épaules se relâchent, il expire profondément et se tourne vers sa voiture.

— Tu es sûr ? Personne ?

— Oui. Je n'en prendrai aucun. Les deux-là n'ont pas consommé toutes leurs bougies de vie, même si, pour un des deux, on n'est pas loin. Quant à Kaori et toi, vous avez encore tout un stock. J'y veille, d'ailleurs. Au fait, j'y pense... On n'avait pas fait un marché ?

Et oui. À force de changer les pions de place pour dévier mon spécimen de quelques issues funestes, il a fallu compenser. Donc, je me suis permis de lui demander un petit coup de main et de me rapporter certaines âmes pour me décharger un peu de ma masse de travail. Une formalité, un passage obligé on va dire pour me permettre de garder un œil sur lui sans que ma hiérarchie ne me tombe dessus. Mais ces derniers temps, il est moins assidu... et j'ai bien l'intention de savoir pourquoi maintenant que je l'ai sous la main.

— Ca fait un moment que tu ne m'as amené personne d'intéressant. Comment ça se fait ?

Ah ?

Tiens ?

Voilà qu'il danse d'un pied sur l'autre maintenant. Il se gratte le crâne, ajuste le col de sa veste, il bégaye :

— Ah ça... c'est que...

— C'est que quoi ?

— Bah tu sais... en ce moment...

— En ce moment quoi ?

Il se reprend soudain, affiche un air détaché et assuré en rengainant son arme. Très classe. J'admire l'effet dramatique qui semble parfaitement maîtrisé. Il sort une clope et se l'allume sous mon nez :

— Les affaires ne sont pas très florissantes.

— Vous venez de balancer de la drogue dans le port, c'est que vous avez du boulot.

— Oui, enfin, non...

— Tu sais, c'est toi qui es venu me voir. Si vous ne vous étiez pas beugnés sur le mur de mon tunnel, je ne me serais pas déplacé pour rien. Mais comme tu es là, j'en profite pour faire un brin de causette.

— Ton tunnel ?

— Oui, oui, *mon* tunnel. C'est ma porte d'entrée, bien planquée dans un coin au milieu, vers la sortie de secours. Enfin, ma porte d'entrée... c'est plutôt un grand portail. Parce que, de l'autre côté, ça ressemble plus à une villa avec parc arboré qu'à un minuscule appart, je dois avouer. On a de l'espace, nous autres Shinigami. Et plein de pied-à-terre un peu partout.

— Vous êtes nombreux ?

— Assez oui.

— Oh ! J'avais jamais remarqué.

— Il faut dire qu'on se ressemble tous un peu. Et puis quand tu as rencontré un Shinigami, en général, tu renouvelles rarement l'expérience, si tu vois de quoi je parle ! Sauf toi, t'es un peu un cas à part, on va dire. Non, non, je ne pourrais jamais faire tout ce boulot tout seul. Comment veux-tu ? Détacher les âmes des corps après s'être assuré que c'est le bon moment, les diriger vers le passage qui leur est réservé, éviter qu'elles ne s'échappent et se paument, ça c'est galère quand il y en a une qui part en vadrouille... et puis tenir les comptes en équilibre, tout ça... C'est pas faisable sans une équipe soudée et une bonne organisation. Ce qui n'empêche pas d'avoir des journées bien remplies, crois-moi ! Et là, tu vois, j'étais en train de rentrer tranquillement quand vous avez... *débarqué sans être invités*.

— Alors c'est vrai ? Le tunnel de Shirogane est bien un passage vers l'au-delà ? Je croyais que c'était une légende urbaine.

— Bah, les légendes urbaines, tu sais comment c'est, n'est-ce pas ? Difficile de savoir laquelle est vraie et laquelle n'est qu'un leurre.

— Et multiplier les leurres est la meilleure des dissimulations, complète-t-il en souriant.

— T'as tout compris. Bon, je compte sur toi pour garder ça entre nous ? On ne va pas donner l'adresse à tout le monde, hein. Sinon, c'est le début du n'importe quoi. D'autant plus que je ne sais pas si mes collègues supporteront souvent un tel manque de respect, dis-je en désignant les véhicules de la main. C'est un endroit spécial tout de même, faut se comporter comme il faut.



— Pardon pour ça. Ce n'était vraiment pas voulu.

— Oui, oui, allez... Quand les dépanneurs viendront ramasser tout ce bazar, j'en profiterai pour apparaître et leur faire peur. Un bon courant d'air en prime et le tour sera joué. Plus personne ne viendra traîner par ici. En attendant, je rentre chez moi, si tu veux bien, j'en ai plein les pattes.

Je m'en vais donc tranquillement quand soudain, je me rappelle qu'il ne m'a pas répondu au sujet de ses manquements à notre accord. L'aurait-il fait exprès ? Toutes ces questions...

Ohhh !

Je me retourne, penchant la tête et levant mon index vers le ciel :

— Auuu faaiit, j'ai failli oublier ...

— Quoi donc ?

— Tu ne m'as pas dit pourquoi tu ne remplis plus ta part du contrat ? Tu es censé m'amener ceux qui méritent de mourir, non ?

— C'est que... tu l'as dit toi-même, il faut une sacrée organisation pour faire ce job et, voilà, j'ai été pris par... par mes obligations... tu sais ce que c'est, hein ? On dit oui à tout le monde, on accumule les engagements et hop, on ne voit pas la semaine passer ! Héhéhé...

— Tes engagements ? Tu as donc des engagements plus importants que celui envers moi ?

— Ah, heu... Non, non, non ! C'est pas ce que je voulais dire !

Revoilà qu'il danse, se gratte le nez, rit bêtement... Désespérant. On ne va pas y arriver.

— Viens en au fait, Saeba. On ne ment pas à l'esprit de la mort. Ça ne se fait pas.

Une fois encore, il reprend brusquement son sérieux et darde son regard sombre dans ce qui me sert d'yeux. Son assurance me fait sourire. Il m'amuse bien mon spécimen.

— J'ai changé, Seigneur Shinigami. Je ne suis plus le même homme. Elle m'a changé et c'est bien comme ça.

*Elle ?* Ben, tiens. C'est donc à ce point. Je lui dis que je l'aurais parié ?

Je croise les bras. Cependant, sa défection ne me vexe pas. Je me doutais bien qu'un jour ou l'autre, notre petit arrangement ne serait plus

d'actualité. C'est sans importance, j'ai bien aimé papoter avec lui. Honnêtement, je n'avais pas vraiment besoin de lui, c'était juste une façon de passer le temps.

Je l'observe alors qu'il reste immobile, silencieux, me défiant du regard. J'ai bien envie de rire. Il m'aura fait ma soirée, finalement. Ça valait bien deux tas de ferraille encastrés devant chez moi. Mais comme je ne veux pas plier trop facilement et paraître trop magnanime — ça serait un comble pour un esprit de la mort — je fais semblant d'hésiter et je vais à nouveau inspecter la passagère de sa voiture accidentée.

— Qu'est-ce que tu fais ? me lance-t-il de loin d'un ton mordant, presque agressif.

— Détends-toi. J'observe, c'est tout. J'ai bien le droit d'aller regarder de plus près la responsable de ce revirement de personnalité chez toi, Ryo Saeba.

Je ris et je profite de mon apparence de comptable humain pour lui lancer un clin d'œil que je sais parfaitement explicite. Je passe ensuite à travers la portière et lorgne Kaori de plus près, au sens propre du terme. Même si je me fiche royalement des attraits physiques des femmes en particulier et des êtres humains en général, je sais que mon geste fera réagir mon spécimen alors je n'hésite pas. Je tire un peu sur les boutons du chemisier de la jeune rouquine pour mieux mesurer son décolleté :

— C'est ça qui t'a fait changer d'avis... ou ces gambettes-là ?

— A ta place, je ne ferais pas ça... entends-je dans mon dos.

Je n'ai pas le temps de demander d'explication à Ryo quant à sa menace qu'un impact violent me percute de plein fouet. Ma mâchoire claque sous le choc et un écho assourdissant se répercute entre les tempes de ma tête vide de toute substance vitale. Mon corps heurte violemment le sol alors qu'un rugissement me parvient dans tout ce vacarme crânien :

— Non mais vous vous prenez pour qui, le pervers binoclard ?!

C'est moi, le pervers binoclard ? Non mais, hé... Je tente bien de me relever mais mon corps chancelle, craque, grince. C'est bien la première fois que ça m'arrive. J'entends vaguement les deux humains qui parlent au-dessus de moi :

— Kaori...

— Quoi ? Tu en veux une toi aussi ? réplique une voix rageuse.

— Pourquoi ? J'ai rien fait, moi !

— T'as laissé faire, c'est pareil !

— Stop, stop, stop ! Calme-toi, s'il-te-plait !

— C'est qui, lui ? Il sort d'où ?

— Bonne question, tiens. C'est un... un ami. De longue date. Oui, on va dire ça comme ça.

— Un pote de beuverie ?

— Non, c'est pas ça, soupire Saeba. Je dirais même que c'est quelqu'un de haut placé. Très haut placé et respecté. Et merde, Kaori ! Il fallait vraiment que tu l'assommes avec une de tes massues ? Faudra rattraper l'coup !

— Hey ! J'allais pas le laisser se rincer l'œil pendant que j'étais évanouie, ça va pas la tête ! Haut placé ou pas, ça se fait pas ! Non mais hé !

— Allez, viens, on se sauve, ordonne-t-il en ouvrant brusquement la portière conducteur de sa voiture. Sors de ce côté, tu risquerais encore de lui marcher dessus, délicate comme tu es.

La tôle de la Mini Cooper rouge couine horriblement en tournant sur ses gonds, ce qui me fait frémir, comme si ce son affreux se répercutait douloureusement dans chacun de mes vieux os.

— On laisse la bagnole ? s'enquiert la jeune femme.

— Oui, oui, ne t'inquiète pas. Fais-moi confiance, il vaut mieux qu'on se mette au vert pendant quelque temps.

J'entends alors leurs pas s'éloigner et je grince des dents avant de laisser échapper un murmure qui sonne comme le crissement de la portière.

— Oui, oui, faites donc ça... dis-je, soudain fatigué par toute cette histoire.

Pendant que je commence à me relever, sentant enfin mon squelette se remettre brusquement en place — nom d'une pipe, ça déménage — j'aperçois Saeba qui revient prestement sur ses pas pour me glisser discrètement :

— Pardon, pardon, pardon, Seigneur Shinigami, faut pas nous en vouloir. Mais je t'avais prévenu, oublie surtout pas que j'ai voulu te protéger, hein ?

— Hummm...

— T'es sûr que ça va ? Vraiment, j'espère que tu nous pardonneras...

— Hummm...

— Tu comprends ce que je vis quand elle se met en colère ? Moi, c'est presque deux fois par semaine que je m'en prends une...

Comment cela est-ce possible ? Je poserais bien la question mais finalement j'y renonce. Je crois que je n'ai même pas envie de le savoir. Je veux rentrer chez moi pour oublier cette cuisante humiliation, c'est tout.

— Va-t'en, Saeba, va-t'en. Pars avec Makimura Kaori et que je ne vous revoie plus de sitôt !

Je me dirige vers mon entrée cahin-caha en grommelant :

— Assommer un vénérable et effroyable Shinigami avec une vulgaire massue, on aura tout vu... Il n'y a vraiment plus de respect de nos jours, moi je vous le dis.

## IV - Prédateur (+18 ans)

*"Der Wahnsinn  
Ist nur eine schmale Brücke,  
Die Ufer sind Vernunft und Trieb.  
(...)  
Die Spur ist frisch und auf die Brücke ,  
Tropft dein Schweiß, dein warmes Blut.  
Ich seh dich nicht,  
Ich riech dich nur, ich spüre dich.  
Ein Raubtier das vor Hunger schreit,  
Wittere ich dich meilenweit." <sup>1</sup>*

La sensation de piqure au creux de mon coude s'estompe peu à peu et les deux hommes qui me tenaient fermement, relâchent peu à peu leur emprise sur mes épaules et mes poignets. Je me sens vide. Je me

---

<sup>1</sup> "La folie

*N'est qu'un pont étroit  
Entre les rives que sont la raison et l'instinct. (...)  
La trace est fraîche, et, sur le pont,  
Ta sueur et ton sang chaud s'égouttent.  
Je ne te vois pas,  
Je ne peux que te sentir, te flairer.  
[Tel] un félin qui meurt de faim,  
je te sens à des lieues à la ronde."*

*"Du rieschts so gut"* Rammstein, album *"Herzeleid"*, 1995, Paroliers : Till Lindemann, Richard Z. Kruspe, Doktor Christian Lorenz, Paul Landers, Christoph Doom Schneider, Oliver Riedel. (Traduction de l'auteur).

sais perdu. C'est trop tard, la drogue circule dans mon organisme. M'enfuir ne me servirait à rien. Je n'ai d'autre choix que de subir. Je regarde celui que je considère comme mon père, Shin Kaïbara, me sourire. Ses yeux, habituellement froids et durs, brillent d'une joie nouvelle. Mes jambes flanchent soudain et je mets un genou à terre.

Devant moi, mon père exulte car il est sur le point de réaliser son plan le plus démoniaque, un projet qui va à l'encontre de toutes les règles des combattants, même pour nous, des mercenaires aguerris. Avidé de sang et de victoire spectaculaire, il envisage depuis quelques semaines d'envoyer un guérillero sous Angel-dust, cette drogue qui rend fou et surpuissant, attaquer le camp de nos plus farouches ennemis, les membres de la Cinquième Section.

Depuis le début, je m'y oppose. La drogue n'a pas sa place sur le champ de bataille. Et puis, la guerre touche à sa fin. Les forces révolutionnaires gagnent du terrain, bientôt les élections entérineront le conflit, ce qui veut dire que nous pourrons quitter cette jungle amazonienne de merde, partir loin, découvrir le reste du monde dont j'ignore tout. Pourquoi sacrifier encore les nôtres ? Il y a eu assez de pertes !

Mais mon père ne souffre pas qu'on remette en question son autorité et je viens de le réaliser amèrement : pour me punir de mon opposition ouverte, il m'a choisi, moi, comme désigné volontaire pour accomplir son dessein. C'est moi qui serai l'Élu, moi qui vais devenir fou, moi qui vais en baver, moi qui vais endurer les pires douleurs. Il disait m'aimer comme un fils... Comment cela est-il possible ?

— Tu deviendras invincible, Saeba Ryo ! m'annonce-t-il.

Invincible... Il n'a que ce mot à la bouche depuis des semaines. Selon lui, chaque combattant rêve d'être invincible. Seulement, il y a un prix à payer pour ça. Ce prix, c'est la folie et la douleur. Je le sais, j'ai déjà vu les dégâts affreux causés par sa drogue. C'est ce qui m'attend.

*Je ne veux pas. J'ai peur.*

**Non, il n'y a rien à craindre.**

Mon corps décide à ma place. Ma vue se trouble, la lumière me déchire les yeux, le monde tangué, les bruits en provenance de la tente commune du camp deviennent assourdissants, les odeurs de cuisson du

maïs, écœurantes. Je ferme les paupières le plus fort possible, plaque les mains sur mes oreilles mais rien ne change. Le rire de mon père résonne alors, tambourine dans mes tympons douloureux malgré la protection de mes paumes.

— Sois redoutable, Ryo, sois sans pitié et élimine nos ennemis !

**Chasse !**

Cette voix... Est-ce celle de mon père ? Elle me semble soudain plus rauque, profonde, cassante.

— Ryo ?

Je dois réagir, mais les mots ne viennent pas.

— Te rappelles-tu du plan ? me demande Kaïbara. Tu retournes au camp du bataillon de la Cinquième Section et tu les élimines tous, sans exception. Ne laisse aucun survivant.

Je me contente de hocher la tête, les yeux baissés.

— Tu m'entends Ryo ?

Toujours un genou à terre, je relève alors le regard. J'observe de nouveau mon père et je ne le reconnais pas tout de suite. C'est comme si je le voyais pour la première fois. Quelle impression étrange ! Je découvre les petites rides qui parsèment son visage, ses iris cernés de noir qui me fixent, le blanc de ses yeux irrigués de fins filaments rouges, une petite cicatrice au coin de la mâchoire, sa bouche recourbée.

Les poils de mes bras se hérissent lorsque je sens son souffle chaud sur ma peau. Je perçois aussi son odeur qui forme une sorte d'aura colorée de rouge et d'orange autour de lui : transpiration, poudre, graisse de revolver, suie, sang séché...

**Sang !**

Mon cœur s'accélère, mon nez se dilate, je respire intensément. J'aime cette odeur. Elle me rassure, me réconforte. Je me relève et m'avance lentement vers mon père en humant l'air autour de moi. J'en veux plus. Je veux le sentir mieux, plus fort, tout près. Brusquement je renifle autre chose... c'est acidulé, musqué, vert sombre. Mon cœur s'emballe de plus belle.

Je me retourne et dévisage les deux hommes qui me tenaient encore fermement il y a quelques minutes. Eux aussi, c'est comme si je les voyais pour la première fois. Je crois connaître leurs visages mais leurs noms m'échappent. Qu'importe qui ils sont ! Ce qui m'importe, c'est ce que je lis dans leurs regards : la crainte et la surprise alors qu'ils font quelques pas en arrière pour s'écarter de moi. Je me dirige vers eux. Ils reculent encore alors que le parfum vert et enivrant gagne en ampleur et fait battre mon cœur plus intensément.

Est-ce que je sentirais leur peur ? Aucune certitude mais l'idée me plaît tant que je me rapproche d'eux afin de vérifier. Ils sortent de la tente à reculons, sans me quitter du regard. J'ai envie de rire. Ils me craignent ! Je me sens fort, mon mal-être s'efface. Mes jambes me paraissent soudain puissantes et souples. C'est comme si je ne pesais plus rien. J'ai conscience de tous mes muscles, toutes mes articulations, toutes les pulsations de mon cœur. Les anciennes douleurs, stigmates de blessures passées, ont toutes disparu. Je suis puissant. Je n'ai qu'une envie : utiliser ce corps, en tester les limites, courir.

**Chasser.**

Je sursaute presque.

*Qui a dit ça ?*

**Moi. Viens !**

Je regarde autour de nous : Shin Kaïbara est seul avec moi dans cette tente. Mais ce n'est pas sa voix que j'ai entendue, ça, j'en suis sûr.

— C'est l'heure Ryo, prononce Kaïbara d'un ton ferme. Le soleil se couche.

**Oui, dépêche-toi.**

Je secoue vivement la tête pour m'éclaircir les idées, me concentrer sur les ordres de mon père. Cette autre voix rauque que j'entends distinctement n'est sans doute qu'un effet secondaire de la drogue, rien de bien grave.



— Tu as une mission à accomplir, insiste Shin.

Il s'approche et me tend alors son couteau de chasse, une grande lame recourbée que je sais aiguisée avec soin et qui reflète violemment les lumières des torches alentour. Je saisis l'arme, la soupèse avant de regarder à nouveau mon père qui me sourit, fier de sa création et de son plan machiavélique. Avant, je refusais de participer. Avant, je préférerais mourir plutôt que de subir ça. Ça me faisait peur, ça m'avait mis en colère, ça m'avait déçu, blessé, mais plus maintenant. Maintenant, ce n'est plus important.

*Si, c'est important. Je ne veux pas faire ça ! Pas comme ça !*

**Chasser, ça, c'est important !**

Oui ! Je vais chasser, je vais courir, je vais tuer et ça me plaît. Ça me paraît même une perspective assez agréable. Sans un mot, sans un dernier regard, je tourne les talons et, à peine la toile de la tente franchie, je ne peux m'empêcher de détalé. Ma foulée est souple, légère, rapide, puissante, sans que je fournisse le moindre effort. Je n'ai pas besoin de regarder autour de moi pour savoir où aller. Mon chemin se matérialise dans ma tête pendant que je suis les odeurs : hier, mon père et moi sommes venus ici en repérage et j'hume encore les traces de notre passage.

Je cours en évitant facilement les obstacles. Je ris tellement c'est simple. Je saute par-dessus les racines, je garde mon équilibre sur les troncs glissants, je trouve appui sur branches basses pour en éviter souplement d'autres. Aucune liane, aucune feuille, aucune tige ne me heurte. J'accélère et franchis le torrent en une seule enjambée.

**Te voilà. Enfin.**

*Qui est là ?*

Je me fige. C'est la même voix, grave, ample et fière que celle que j'ai entendue avant mais là, ce n'est certainement pas mon imagination. J'en suis persuadé et mon nez me le confirme. En aval du petit cours d'eau, je capte un effluve suave, épicé et chaud que je discerne comme un nuage doré et brillant. Cette voix n'est donc pas un effet de la drogue, elle appartient à quelqu'un... ou à quelque chose. Je brandis

mon arme devant moi et me tiens prêt au combat, en alerte, les pieds bien ancrés dans le sol. J'entends aussi un souffle rauque, profond et régulier qui se rapproche. Les feuilles frémissent devant moi et laissent apparaître une silhouette massive, sombre, menaçante.

**Viens-tu chasser ?**

*Non, je ne veux pas.*

**Pourtant, tu en as envie, je le sens.**

Sa fourrure noire, parée d'auroles grises, miroite dans la lumière du crépuscule. Sa démarche souple et nonchalante révèle sa puissante musculature alors qu'il avance lentement dans ma direction, me fixant de ses paisibles yeux jaunes. Ses grosses pattes se posent sur le sol dans un silence absolu pendant que sa queue se balance derrière lui et lui confère une allure majestueuse. C'est la première fois que je rencontre un jaguar noir mais celui-ci a une carrure impressionnante, aucun doute. Tranquille, il tourne autour de moi et me toise avant de passer sa langue rose sur ses babines, révélant au passage ses longs crocs immaculés, acérés.

Je sais pertinemment qu'un tel spécimen pourrait me tuer sans difficulté. J'ai grandi dans la jungle et, depuis tout gosse, on m'a rebattu les oreilles d'histoires sur ce féroce prédateur craint de tous. C'est un fauve redoutable qui s'attaque directement à la tête de ses proies. Il mord avec une puissance telle que ses canines transpercent les os du crâne et se plantent dans le cerveau de ses victimes qui succombent en quelques secondes. Je sais tout ça. Et pourtant, je reste parfaitement calme alors que la bête décrit un cercle autour de moi.

**Je ne te tuerai pas.**

Curieusement, je n'en doute pas. Je baisse ma lame alors qu'il s'assied face à moi, sans me quitter des yeux. Ses babines retroussées donnent l'impression qu'il me sourit.

Soudain, je me sens mal. Je transpire, j'étouffe, j'ai la nausée et je tombe à genoux. Mes veines gonflent et charrient un liquide brûlant, puissant, électrique. Mon pouls s'accélère. Des frissons parcourent mon dos jusque dans le creux de ma nuque. Je ferme les yeux pour stopper

mon vertige. Je suis à bout de souffle. La drogue afflue dans tout mon corps, je sens sa chaleur attractive dans mes veines, sa force destructrice dans mes muscles, son énergie malfaisante dans mon cœur.

*Non, je ne v...*

**Cesse de résister. C'est bon de chasser, tu verras.**

J'entends soudain un autre battement de cœur que le mien. Un rythme différent, un peu plus rapide, euphorique... La symphonie qu'il joue est si irrésistible que j'ouvre les yeux. Ce son vient du jaguar qui me regarde toujours, allongé tel un sphinx obscur, immobile et dédaigneux, sa queue battant l'air régulièrement.

**C'est ça ! Rejoins-moi.**

*Non...*

Je perçois alors d'autres pulsations, des à-coups venus de plus loin. Ça résonne, ça tinte, ça tambourine. C'est irrégulier. C'est partout, un grattement par ici, un choc par-là, des pulsations, d'autres rythmes... Ça bouge tout autour de moi : un singe hurleur dans l'arbre qui fait craquer une branche, un jeune anaconda qui fait glisser ses écailles depuis la terre humide jusqu'à l'eau du ruisseau, un nuage de moustiques qui fait frémir l'air, une file de fourmis qui marchent au pas, un oiseau qui fait claquer ses plumes... j'entends tout. Ces sons, je peux en visualiser les variations, tel un ruisseau serpentant dans les méandres de la jungle.

J'hume les odeurs aussi, comme autant de couleurs vives et brillantes alors que la jungle devient terne et insipide. Toutes les vibrations et les changements de souffle effleurent ma peau. C'est trop et en même temps, grisant... tellement grisant, exaltant, puissant ! Je me laisse couler dans ce torrent de sensations. C'est l'extase pure, la vie absolue qui bouillonne en moi.

**Tu es devenu ce que tu as toujours été au fond de toi, un Guerrier-Jaguar.**

*N...*

Soudain, j'ai très chaud et je ne supporte plus le tissu sur ma peau. Je retire alors frénétiquement mes chaussures et mes chaussettes, retrousse mon pantalon et arrache ma chemise. Les sensations déferlent d'un coup. Mes pieds s'enfoncent dans la terre humide de la rive mais sa fraîcheur ne m'atteint pas. Je sens les vibrations de la terre, le remous du ruisseau, l'attirance magnétique du nord comme de légers picotements dans les orteils, la moiteur de l'air sur ma peau. Pour camoufler ma trace olfactive, je plonge mes mains dans la boue et m'en couvre le visage et le torse. Je fais partie de la jungle, je suis un prédateur et je pars à la chasse.

Le jaguar se redresse sur ses quatre pattes, me toise à nouveau avec ses yeux jaunes et brillants, et gronde, la gueule grande ouverte, dévoilant ses crocs démesurés. Son rugissement fait vibrer l'air autour de lui, les oiseaux s'envolent bruyamment, le singe qui officiait dans la canopée se sauve en poussant des cris rauques. Puis, c'est le silence. Le fauve fait nonchalamment volte-face et repart parmi les fougères et les ombres, majestueux, massif et ondoyant à la fois.

**Va, je te souhaite bonne chasse, frère guerrier.**

Je m'élance vers mon objectif sans plus attendre. Le soleil s'est couché mais j'y vois comme en plein jour. Je repars. Je me sens encore plus fort. Souple et silencieux, je progresse sans difficulté, me jouant des obstacles. Je cours droit devant moi, sans bruit. Je traque mes ennemis. Je suis devenu un prédateur dans la nuit. Soudain, je flaire mes proies. Ça empeste l'humain, le feu, le maïs et le manioc grillés, la poudre et l'essence aussi.

J'arrive en vue du bivouac de la Cinquième Section : des tentes de toile, des hommes en treillis, trois feux de camp, quelques jeeps. Puisqu'il fait nuit maintenant, la cinquantaine de mercenaires s'est regroupée autour du feu principal. J'entends des voix graves, quelques bribes de conversations. Je reconnais les mots mais je ne me soucie pas de leur signification. Le langage des hommes n'a plus de sens pour moi, je parle celui de la jungle et de la traque.

**Observe.**

Je rôde. Je parcours plusieurs fois le périmètre. Seulement trois sentinelles font le gué. Je me prépare. Je trouve un affût parfait. Camouflé par les herbes hautes et les fougères, je fais face au vent. J'attends. J'anticipe. Un des gardes approche. Il empest le tabac et le feu de bois. Plus que quelques mètres... Je sens les vibrations de ses pieds quand ils touchent le sol. Je suis prêt.

L'homme s'avance encore. Plus que quatre pas et il sera à ma portée. Trois pas.

**Deux.**

**Un.**

Je m'élançai et je lui tombe sur le dos sans qu'il ait le temps de faire quoique ce soit pour se défendre. Mon couteau, tel une canine acérée, s'enfonce dans sa gorge, sectionne sa trachée et sa carotide. Le sang jaillit et l'homme s'écroule sous moi dans un dernier borborygme.

Je repars dans l'obscurité des fourrés pour attendre ma prochaine proie. Elle ne tarde pas. Je souris. Elle s'approche du cadavre encore chaud mais, avant qu'elle ne sonne l'alerte, j'attaque. Silencieux comme la nuit, je passe derrière elle, étouffe son cri d'une main pendant que ma lame s'enfonce entre ses côtes. Une fois. Deux fois. Trois fois. Le sang s'écoule sur mes doigts pendant que ma victime rend son dernier souffle. C'est chaud, doux, palpitant.... J'aime ça. Je lâche ensuite son corps sans vie qui s'affale au sol, tel une poupée de chiffon.

Je retourne silencieusement me dissimuler dans la pénombre de la forêt. Je grimpe à un arbre et me tapis sur une branche, pour attendre, non sans impatience, que la fête commence. Le cœur battant, les yeux grands ouverts, j'hume les effluves environnants. L'odeur du sang encore chaud excite tant mes papilles que j'en claque des dents et je salive. Pour me satisfaire, je lèche la lame couverte de ce liquide rouge qui me fait tant envie. C'est suave, tiède, un peu amer, ferreux. Je passe ma langue sur mes lèvres pour en récupérer la moindre goutte. Bientôt, j'en aurai plus. Bien plus.

**Patience.**

La troisième sentinelle arrive enfin et sonne l'alerte en découvrant les deux cadavres. Les soldats autour du feu se lèvent d'un bond. Certains se ruent dans ma direction d'un même mouvement, chargeant leurs armes dans leur course ; d'autres se répartissent les zones de surveillance, pensant être assaillis de toutes parts.

Une dizaine d'hommes approche. J'ai appâté mes proies. Je souris dans le noir, fier, satisfait, confiant. Je reste parfaitement immobile, attendant le moment propice. Un mercenaire, puis deux, puis trois se risquent dans les hautes herbes et la canopée qu'ils balaient de leurs lampes torches. Un rai de lumière heurte mes yeux mais je ne suis pas ébloui. Mes pupilles s'adaptent en une fraction de seconde. Je bondis sur ces hommes et les achève aussi vite que les deux premiers.

Avisés par le râle de suffocation de mes dernières victimes, de nouveaux volontaires se jettent en pâture entre mes griffes. Mon couteau déchire les chairs, mes poings s'enfoncent dans les entrailles chaudes et poisseuses, j'arrache les organes encore palpitants que j'y trouve. Je prends ce qui est à moi, je vole leur vie, les humilie, les soumet à ma soif de mort. Leur sang recouvre ma peau. Sa chaleur, sa douceur, son odeur attisent ma faim.

### **Attaque !**

Mais peu à peu, une odeur encore plus puissante recouvre celle, métallique et sucrée de l'hémoglobine. Telle une pluie acide et pénétrante, la peur recouvre de sa fragrance tout ce qui m'entoure et galvanise ma puissance. Ils ont peur de moi... de moi ! Et moi, je les tue, je les éventre, je les éviscère, je me repais de leurs cris et de leur sang, de leurs derniers battements de cœur, de leurs supplications.

Je suis le maître. Je suis leur maître ! Le peu de raison qu'il me restait s'évapore et je m'assujettis à la folie sans aucun remord. Plus rien d'autre ne compte que respirer le parfum du sang et de la peur, plus rien d'autre ne me fait envie, plus rien d'autre ne pourrait me satisfaire. Je ne veux plus que ça.

Un coup de feu résonne, un éclair de lumière éclate dans la nuit et la déflagration me déchire les tympans. Mon cœur se serre pendant une seconde puis repart de plus belle, expulsant dans mes veines la force de déchaîner ma puissance. Je vois le trou laissé par la balle dans mon

épaule mais ne ressens rien d'autre que de la rage. Je reprends le combat. Je leur ferai payer cet affront !

Je mutile et je détruis tous ceux qui croisent mon chemin jusqu'à ce que je me heurte à un homme plus fort que les autres. Il pare mon coup et je ne parviens qu'à effleurer ses yeux de ma lame. Il grogne de douleur, cependant il ne flanche pas. Au contraire, il parvient même à saisir mon poignet qu'il serre ensuite solidement. Il y met une telle force qu'un de mes os se brise sur le coup. J'en lâche mon arme même si je ne perçois toujours aucune douleur. Je tente de me dégager, je cogne, je frappe, je mords mais rien ne le fait lâcher prise. Soudain, son poing libre heurte mes côtes de plein fouet. Une fois, deux fois, trois fois... Encore et encore. Il frappe, martèle mon abdomen, mon visage, mes yeux. Je crache du sang. Ma mâchoire cède. Je respire avec difficulté. Ma vision se voile de rouge. Je ne veux pas perdre... je ne veux pas !

*Si. Il faut que ça s'arrête ! Maintenant ! Je n'en peux plus !*

**Tu es un guerrier-jaguar. Un prédateur. Ne laisse personne te maîtriser.**

Mon jaguar... C'est lui, dans ma tête. Sa rage efface ce fugace sursaut d'humanité. Galvanisé par le courage et l'orgueil que j'ai perçu dans le râle du fauve, je repousse mon assaillant de toutes mes forces et l'assomme de mon poing valide. Un coup, un seul. Je réalise que ce combattant était bien plus grand et bien plus fort que moi quand il s'écroule à mes pieds en faisant trembler le sol. Je regarde aux alentours. C'était le dernier... Je marche alors au milieu de mon charnier. J'ai vaincu. J'ai tué mes proies... toutes mes proies ! J'ai prouvé ma suprématie. Je reprends mon souffle, je ris.

Les pieds dans la boue mêlée de terre et de sang, le corps couvert des odeurs de mes victimes, seul vivant parmi les morts, puissant au milieu des faibles, je serre mes poings et hurle dans le silence nocturne. Les oiseaux s'affolent puis s'envolent dans un bruissement d'ailes et de plumes en criant partout qu'il y a un nouveau maître ici : moi ! Je fais partie de la jungle et je suis un prédateur !

*STOP !*

Soudain, mon corps me lâche alors que la drogue reflue dans mes veines. L'air brûle mes poumons à chaque respiration, griffant mes bronches, ma trachée, ma gorge. Saisis d'un spasme violent, mon estomac renvoie un mélange âcre et acide qui se déverse sur le sol, juste devant mes pieds. La force quitte mon corps brusquement et mes jambes plient. Mes genoux heurtent la boue dans un borborygme atroce et je m'écroule. Mes yeux se voilent. Les couleurs disparaissent. Je ne flaire plus rien d'autre que ma propre peur et je disparaïs dans ce parfum de terreur, aigre et froid.

*Je vais mourir. C'est enfin fini... Je suis libre.*

**Non, réveille-toi !**

J'ouvre lentement un œil. Je réalise peu à peu que je suis dans une tente, allongé dans un lit de camp. Il doit faire nuit dehors car les seules lumières que je perçois sont celles des lampes tempêtes accrochées aux deux piliers centraux. J'entends des voix autour de moi, des râles aussi et des gémissements étouffés.

On me touche la main et ce contact me fait l'effet d'une brûlure intense. Je tressaille. Un frisson réveille mon corps, tout mon corps. Je sens alors chaque parcelle de peau égratignée, chaque chair déchirée, chaque contusion, chaque os brisé. Mes jambes et mes bras sont lourds, tellement lourds que j'ai l'impression qu'ils vont s'enfoncer dans la toile du lit. Mon dos n'est que souffrance, mes côtes me font mal à chaque respiration, mon poignet droit me semble sur le point d'exploser, une pointe brûlante irradie dans mon épaule, mon œil gauche, celui qui est resté clos, pulse dans mes tempes jusqu'à l'arrière de mon crâne. Que m'est-il arrivé ?

— Où sui...

Je ne peux pas prononcer un mot de plus : j'ai la langue pâteuse et une douleur sourde se répand dans toute ma mâchoire. Brisée, sans aucun doute. Je gémis, le goût métallique et écœurant du sang investit ma bouche.

— Ne bouge pas, Babyface, entends-je.

La voix est douce, paisible et rassurante. Je la reconnais. C'est celle du Vieux Doc. Je distingue vaguement son visage et sa tignasse de



cheveux gris. Je suis donc dans son dispensaire, loin de mon camp de base.

— Tu as été drogué à l'Angel-dust, m'explique-t-il. C'est ce que révèlent tes analyses de sang. On t'a retrouvé à moitié mort dans le camp de la cinquième section.

— Papa...

— Shin Kaïbara est parti, Babyface. Il va aux USA avec une poignée d'hommes.

J'en ai le souffle coupé. Mon père m'abandonne ! Pourquoi ? Que s'est-il passé ? Pourquoi suis-je blessé ? Je ne me rappelle de rien...

*J'ai oublié.*

**Non, tu n'as pas oublié.**

Les souvenirs reviennent brutalement, des images, des odeurs, des sons, des sensations : le regard de mon père, la morsure de l'aiguille qui pénètre lentement dans le creux de mon coude, des yeux jaunes dans la nuit, des cris et des morts, la peur tout autour de moi, le bruit du corps d'un géant qui s'écroule dans la boue, la chaleur du sang sur ma peau, son goût suave sur ma langue...

*Non, non, non ! Dites-moi que ce n'est pas moi qui ai fait ça !*

*Pitié !*

Mon estomac se tord et j'ai juste le temps de tourner douloureusement la tête pour vomir un liquide brûlant, jaune et amer. J'ai froid. Partout. Mes os se glacent pendant que mon ventre s'embrase de douleur. Mes dents claquent et mon dos se couvre de sueur. Ma vue se brouille. J'ai mal jusqu'au plus profond de mon cœur.

*Je veux mourir !*

— C'est une crise de manque, mon grand, me murmure le Doc en posant une main fraîche sur mon front fiévreux. Avec cette saloperie d'Angel-dust, ça va être dur, très dur. Mais tu peux le faire, Babyface.

Non, mon vieux. La seule chose que je peux encore faire, c'est crier... et je n'en ai même plus la force. Alors je grommèle dans un souffle inaudible :

— Je veux mourir !

Au même moment, plus loin, dans la jungle, à travers la toile de tente, j'entends un feulement sourd et grave qui résonne dans la vallée. Le cri d'un prédateur.

**Tu ne mourras pas. J'y veillerai.**

V - Princesse un jour, princesse  
toujours !

*À ma princesse coquette et à son grand frère,  
ce valeureux chevalier qui “scrabouille”  
les mouches qui la terrorisent tant.*

— Kaori ! Viens ici !

— Non, j'veux pas !

— Kaori ! C'est le seul moyen !

— Non, j'veux pas !

— Ecoute, sois raisonnable.

— Non, j'veux paaas être raizzonnableueueue !

— Kaori, tu peux pas garder ce truc, c'est sale !

— Si, j'peux.

— Non.

— Et pourquoi j'peux pas ?

— Parce que c'est dégoue ! Toutes les mouches vont se poser dessus et rester collées.

Horriifiée à l'idée d'avoir des insectes accrochés dans les cheveux, la petite fille avait blêmi avant d'agiter nerveusement ses doigts au-dessus de sa tête, pour éventuellement faire fuir les indésirables, juste histoire d'être sûre, puis elle avait clamé haut et fort :

— C'est pas vrai !

Son grand frère, ironique, l'avait encore un peu plus taquinée en affirmant :

— Siii ! Les mouches adorent le chewing-gum à la fraise.

La petite fille s'était réfugiée derrière le canapé en piaillant :

— J'aurai pas ces sales tessbiôles sur la tête !

— Si. Ça va arriver.

— Non !

— Si !

Kaori avait surgi de sa cachette puis avait serré les poings, hurlant, rouge de colère, de révolte et d'angoisse :

— Naaaaaaaaaan !!!

— Je ne peux pas faire autrement, je t'assure ! avait répliqué son frère Hideyuki tenant devant lui sa paire de ciseaux bleue. Il faut couper. On n'arrivera jamais à décoller ce truc.

— T'es un menteur !

— Non, je mens pas. Quand c'est autant collé, on peut pas faire autrement.

Kaori avait crié tout en croisant les bras, déterminée :

— Moi, j'veux Papa ! Papa, il arrivera, j'suis sûre ! Papa, il est plus fort que toi !

— Peut-être, oui. Papa est certainement plus fort que moi. Mais Papa est pas là. Il est au travail et il est policier, j'te rappelle ! Il arrête des voleurs et des méchants et... et quand il rentre, il a autre chose à faire que d'enlever le chewing-gum collé dans tes cheveux !

— C'est pas vrai ! Papa, il aime être avec moi !

— C'est pas ce que j'ai dit.

— T'es nuuul !

Hideyuki avait sursauté :

— Quoi ?

— Oui, t'es nul !

L'adolescent avait respiré un grand coup, pour maîtriser sa colère et très certainement sa peine :

— Non, j'suis pas nul !

— Si, c'est nul parce que c'est toujours toi qui me gardes !

Hideyuki était devenu pâle et avait tapé violemment du pied en hurlant :

— Stoop ! Ça suffiiiiit ! On n'a pas le choix, figure-toi ! On est que toi et moi quand Papa est au travail ! C'est moi qui dois m'occuper de toi parce que...

Devant l'expression interloquée de sa sœur, il s'était figé, suspendant ses mots avant de soupirer profondément pour murmurer, les yeux tournés vers le sol :

— Je voudrais tellement que Maman soit encore là.

La petite fille s'était calmée définitivement, inquiète de ne plus croiser le regard de son frère. Ces derniers temps, ils avaient peu vu leur père. Ce dernier rentrait de plus en plus tard, était devenu soucieux, fermé et triste. Sa femme lui manquait terriblement et si Hideyuki, partageait le chagrin et le deuil de son père depuis plus de cinq ans, Kaori, elle, n'avait jamais connu leur mère, elle était trop petite quand cette dernière était morte brutalement. Comme souvent, quand il était question de ce fantôme, elle se sentait exclue, n'ayant aucun souvenir d'elle, ni de sa voix ni de son sourire. Elle ne connaissait son visage que par les sept clichés collés dans l'album de famille.

Ce jour-là, debout dans le salon, elle avait tourné le dos et croisé fermement les bras sur sa poitrine avant d'ajouter, sans crier cette fois :

— Quand même. Je veux pas que tu coupes mes cheveux.

— Kaori... Je... balbutia son frère, ne sachant plus quoi dire.

Soudain, la petite fille n'avait pu retenir ses larmes :

— Tu l'as déjà fait et c'est moche comme tu fais ! Je veux plus être moche !

En effet, quelques mois auparavant, Hideyuki avait complètement raté la coupe de la pauvre petite. Sa frange était devenue tellement courte que Kaori en avait pleuré et avait dessiné des cheveux au feutre sur son front "tout vide", comme elle disait. Hideyuki fut donc forcé de reconnaître :

— Oui, c'est vrai. Ta frange était bien trop petite et bien trop droite. Mais je regarde de temps en temps comment Madame Tanaka fait en passant devant son salon. Je suis sûr de pouvoir faire mieux aujourd'hui.

Kaori s'était alors retournée vers son frère, en souriant, pleine d'espoir mais les joues encore humides de larmes :

— Je sais ! Et si on d'mandait à M'dame Tanaka ? Elle pourra p't'être décoller ça ?

— C'est fermé aujourd'hui. On n'a pas d'autre choix, Kaori, il faut couper.

La petite s'était rembrunie immédiatement tout en essuyant ses yeux d'un geste rageur. Elle lui avait répondu d'un ton déterminé :

— C'est nul d'avoir les cheveux courts. C'est les garçons qu'ont les cheveux courts. Je veux pas être un garçon. J'suis une fille.

— C'est certainement pas la longueur des cheveux qui change ça, avait négocié Hideyuki. P'is, tu sais, dans mon collège, il y a des filles qui ont les cheveux courts et des garçons qui ont les cheveux longs. Même avec les cheveux coupés, tu resteras toujours une fille.

— Pas si j'ai les ch'veux tout p'tits. Les princesses, elles ont des cheveux *yusque* là, avait soutenu Kaori en mettant ses mains en dessous de son ventre.

Hideyuki s'était approché puis agenouillé devant la petite fille. Il avait beau être de presque huit ans son aîné, parfois, il était totalement démuni devant cette petite sœur au caractère si explosif. Jamais il n'aurait imaginé qu'un chewing-gum à la fraise lui aurait donné autant de fil à retordre. Malheureusement, il ne voyait pas d'autre solution que de couper sa tignasse rousse.

Il avait regardé Kaori un petit moment avant de l'interroger :

— Alors si je comprends bien, c'est important pour toi d'être une princesse ?

La petite avait vigoureusement hoché la tête.

— Bah tu sais quoi, Kaori ?

— Nooon, avait répondu la fillette, les yeux et la bouche ronde, les bras fermement croisés, déterminée à ne rien lâcher.

— Pour moi, tu seras toujours une princesse.

Elle avait regardé son frère en coin. Réalisant qu'il avait été tout à fait honnête puisqu'il lui souriait doucement, elle avait quand même demandé :

— C'est vrai ?

— Bien sûr que c'est vrai !

— Pfff, ça compte pas, t'es *yuste* mon frère, avait-elle conclu en faisant la moue mais décroisant néanmoins les bras.

— Juste. On dit Juste, corrigea l'adolescent en accentuant le J, avant de murmurer : C'est pas très gentil de dire ça, tu sais.

Ils s'étaient regardés en silence pendant quelques secondes puis Hideyuki avait tapoté le haut de la tête de sa sœur avant de se redresser :

— Bouge pas, j'ai une idée.

Quelques instants plus tard, il était revenu avec une de ses cravates d'écolier et un chemisier rose, dont le tissu satiné était entrelacé de fils argentés.

— C'est quoi, ça ? demanda la petite fille.

— Un chemisier de Maman. Un de ses préférés. Ça fait trop longtemps qu'il reste dans l'armoire comme une relique.

— Une quoi ?

Hideyuki avait ignoré la question :

— J'expliquerai tout à Papa. T'inquiète pas... Là... Regarde ça : avec ses manches bouffantes et ce beau tissu, ça sera nickel. Et en utilisant ma cravate comme ceinture, on va te faire une super robe de princesse. On pourra même bricoler une couronne en papier alu, parce qu'une princesse sans couronne, c'est pas une vraie princesse. En fait, ce que tu sais pas, c'est qu'on s'en fout de la taille des cheveux, ce qui compte, c'est la couronne !

Et en moins de temps qu'il en avait fallu pour le dire, Kaori avait revêtu la plus belle des robes de bal et une couronne étincelante comme les étoiles. Soudain rayonnante de joie, elle avait finalement accepté que son frère passe les ciseaux dans ses cheveux. Ce qu'il avait fait avec beaucoup de délicatesse, prenant garde à ne pas couper aussi court que la dernière fois.

À genoux sur le balcon de l'appartement, Kaori avait récupéré entre ses mains ouvertes les mèches rousses éparées avant qu'elles ne s'éparpillent dans la brise printanière. Elle était encore triste et en colère mais elle l'était moins en regardant sa jolie robe brillante et sa couronne, posée au sol devant elle. Le bruit des ciseaux était même devenu plus supportable, presque mélodieux.

— Tu penses vraiment que je s'rai toujours une princesse ? demanda la petite fille d'une voix fluette.

— Bien sûr !

— Pas seulement parce que t'es mon frère ?

— *Surtout* parce que je suis ton frère.

Plus de vingt ans plus tard, le même bruit des ciseaux lui rappelait toujours ce moment. Debout devant son miroir, Kaori regardait son reflet pendant qu'elle coupait ses cheveux. Depuis des années, elle

faisait ça elle-même et elle s'en sortait plutôt bien maintenant. Elle appréciait même particulièrement cet instant où, accompagnée par la musique des ciseaux, elle redevenait peu à peu elle-même : une princesse aux cheveux courts.

Elle se pencha vers les mèches rousses qui étaient tombées sur la céramique blanche et sourit en repensant aux cheveux qui s'étaient envolés ce jour-là, par-dessus la rambarde du balcon du modeste appartement de son enfance. Kaori se rappelait bien comment Hideyuki n'avait pas manqué de lui faire la leçon pendant qu'il lui coupait les cheveux :

— Et encore un truc, Kaori. La prochaine fois que ce garçon t'embête, tu te défends, OK ? Plus question de te laisser faire par ce petit con. Heuuu... par cet imbécile vilain.

— Pfff et je fais comment ? Je suis plus petite que lui. J'suis pas forte comme toi, moi.

— Ce n'est pas parce que tu es plus petite que lui que tu es faible. Tu cries, tu tapes, tu le pousSES. N'importe quoi mais tu fais quelque chose. Y'a eu l'anorak déchiré le mois dernier, le pull barbouillé au feutre, tes crayons cassés... Là, c'était juste un chewing-gum mais ça sera quoi la prochaine fois ? Faut que ça s'arrête. T'es pas son bouc émissaire.

— Son bouquin quoi ?

— Laisse tomber. Pas important. Par contre, tu ne dois plus jamais te laisser faire, ok ?

— Ouiii... avait-elle soupiré.

— Surtout que, quand tu seras grande, je s'rai pas toujours là pour veiller sur toi.

La petite avait hoché sérieusement la tête :

— Oui, mais c'est dans longtemps, ça.

— Pas vraiment. Tu vas déjà à l'école et tu sais presque lire.

— J'aurai quel âge quand je s'rai grande ?

Hideyuki avait souri :

— Je sais pas exactement.

— Quand je s'rai aussi grande que toi ?

— Ouais, p't-être. Mais quand tu seras grande comme moi, moi je serai encore plus grand. Tu seras toujours petite, frangine.



— Bah... J's'rai grande ou je resterai p'tite alors ?

— Grande ou petite, il faut quand même te défendre toute seule. Tu te laisses plus faire, promis ?

— Hummm, avait concédé la petite fille, somme toute, pas très sûre d'elle.

Puis, sa nouvelle coupe terminée, Kaori avait aperçu, en se relevant, un jouet qui traînait là sur le balcon, depuis des lustres. Ses couleurs étaient délavées par la pluie et le soleil mais elle le connaissait bien. Il avait été son jouet préféré pendant des mois. Une petite voix lui avait chuchoté qu'il allait à nouveau être son jouet préféré... et pour un moment.

— Tu crois que, ça, ça peut servir ? avait-t-elle demandé à Hideyuki. T'sais... pour le p'tit con.

Devant le froncement de sourcils réprobateur de son frère, elle s'était vivement corrigée :

— Heuuu... L'imbécile vilain, là.

L'adolescent avait observé le vieux tape-taupe en bois que sa soeur lui tendait puis avait souri :

— Oui, ça peut le faire. Même si c'est un peu petit comme marteau.

— On peut en faire un plus grand, tu crois ?

— Heuuu... Grand comment ? avait demandé Hideyuki, les yeux écarquillés.

Deux jours plus tard, son père avait été convoqué chez la directrice de l'école primaire : sa fille, Mademoiselle Makimura Kaori, six ans, avait été punie pour utilisation inappropriée d'un outil potentiellement dangereux. Durant le chemin du retour, son père était resté silencieux et c'était seulement en arrivant à l'appartement, qu'il l'avait enfin grondée :

— On ne répond pas à la violence par la violence. Je ne peux encourager un tel comportement, Kaori, même si je le comprends. Tu seras consignée dans ta chambre jusqu'à nouvel ordre.

Contrite, la petite fille était allée boudier sur son lit, croisant les bras, tentant de retenir ses larmes. Au bout de quelques secondes à peine, la porte s'était entrouverte et la tête d'Hideyuki avait franchi l'embrasure. Il lui avait envoyé un pouce victorieux avec un clin d'œil :

— T'es trop forte, P'tite Frangine... Une Princesse-à-la-Massue, c'est super classe ! Vraiment !

— Hideyukiii ! Viens par ici ! avait tonné leur père. Elle est punie, ça veut dire qu'elle ne reçoit aucune visite !

Kaori termina de nettoyer les cheveux éparses en souriant à ce souvenir et fila prendre une douche succincte. C'était son anniversaire aujourd'hui et ses amis lui avaient organisé une petite fête pour arroser ses vingt-sept printemps, une petite fête pour adoucir le fait qu'aujourd'hui était aussi l'anniversaire de la mort de son frère Hideyuki. Sept ans déjà. La douleur s'estompait mais le manque était toujours là.

Quand elle eut fini ses rapides préparatifs, elle examina à nouveau son reflet dans le miroir et se sourit à elle-même, satisfaite du résultat. Elle entendit alors Ryo l'appeler depuis le salon :

— Kaori, t'es prête ? C'est l'heure !

— Oui, oui, j'arrive ! s'exclama-t-elle en passant une dernière main dans ses cheveux pour les ébouriffer avant de s'élancer dans le couloir.

— On va être à la bourre ! insista Ryo.

— Et c'est toi qui me dis ça ? Toi, Mûsieur-Toujours-en-Retard ? rit-elle.

Quand il l'aperçut enfin dans les escaliers, son partenaire la taquina en minaudant la bouche en cœur :

— Allez, allez, on se dépêche, Mademoiselle ! Si t'arrêtais de jouer ta princesse devant ton miroir, là...

Elle le dépassa rapidement et, tout en enfilant ses chaussures, elle lui lança par-dessus son épaule :

— Que veux-tu ? Princesse un jour, princesse toujours.

— Toi ? Princesse un jour ? Laisse-moi rire ! Tu n'as jamais été une princesse !

— Pfff... Comme si tu y connaissais quelque chose en Princesses !

— Du peu de ce que j'en sais, en général, les princesses n'assomment pas les gens sous des massues de cent tonnes.

Elle éclata de rire en lui envoyant un clin d'œil, accompagné d'un pouce levé victorieux :

PRINCESSE UN JOUR, PRINCESSE TOUJOURS !

— Détrompe-toi. Les Princesses-à-la-Massue, ça existe. Et c'est vraiment super classe, il paraît !



## VI - Star Hunter

Ryo ouvre la porte du cinéma, prenant une grande bouffée d'air frais dans cette nuit d'automne. Il porte à ses lèvres la cigarette qu'il tenait prête depuis qu'ils ont quitté la salle de projection et l'allume prestement, inspirant avec soulagement et délectation la fumée. Derrière lui, Kaori s'exclame, le regard pétillant de joie :

— Oh punaise ! Comme c'est trop biiiiien !

— Oh punaise ! Comme c'est trop loooong ! se plaint Ryo.

Elle éclate de rire tout en tenant la porte à quelques autres spectateurs qui les suivent, avides, tout comme Ryo, de sortir dans la ruelle pour satisfaire leur besoin de nicotine

— Je te l'accorde ! Plus de quatre heures de film, c'est un peu long mais ça vaut le coup !

— J'ai mal aux fesses... se plaint Ryo en se frottant le postérieur et en commençant de petits exercices d'étirement. Et aux jambes... et mon doooooos !

— Hihihi, on dirait un petit vieux, Ryo !

— Hep, un peu de respect, jeune fille ! J'ai toujours...

— Vingt ans ! Oui, je sais ! soupire Kaori en levant les yeux au ciel. Mais ça ne t'empêche pas de radoter !

— Il en reste encore combien ?

— Un seul. Le retour du Jedi ! Je l'adore, celui-là !

— Et il dure combien de temps ?

Kaori consulte son prospectus "Projection événement : Star Wars, la Trilogie" :

— Deux petites heures.

— Quoi!!! Encoooore deux heuuuures !!!

— Arrête de râler Ryo, ces films sont des chefs-d'œuvre du cinéma.

Ryo s'adosse contre le mur, soufflant sa fumée de cigarette vers le ciel en grommelant :

— Des maquettes tenues par des fils transparents et des costumes de lézard sur pattes et à grandes oreilles pointues, t'appelles ça des chefs-d'œuvre ?

— C'est ce qui fait le charme de la saga ! Et je te défends de parler comme ça de Maître Yoda !

— Bah tiens... Tu aimes les petites grenouilles vertes maintenant ?

— Héééé, Yoda n'est ni un lézard ni une grenouille ! s'exclame Kaori, les mains sur les hanches, visiblement indignée, si bien que quelques personnes se tournent vers elle.

Pour échapper aux regards réprobateurs, Ryo l'attrape par le bras et l'entraîne un peu en retrait, tout en la taquinant :

— Ahhh, j'ai compriiiiis ! Tu dois encore être persuadée qu'avec un baiser, il va se transformer en prince charmant ! Tu es tellement naïve !

— N'importe quoi... mais comme tu es bête ! soupire à nouveau Kaori. Rien à voir. Je ne sais pas pourquoi, il me fait penser au Doc parfois... avec ses petites phrases pleines de bon sens.

— Ouais peut-être... admet Ryo en s'adossant contre le mur, tout en soufflant sa fumée de cigarette vers le ciel nocturne ;

— En fait, ce que j'aime bien dans ce personnage, c'est que tout le monde le prend justement pour une sorte de petit être vulnérable, ce qu'il n'est pas du tout. C'est même un des Jedis les plus puissants de la Galaxie. Je pense que le Doc est un peu comme ça. Il a l'air d'une vieille grenouille sans défense mais je suis sûre que sous ses airs de gentil bonh...

— Mouais, mais le Vieux parle pas à l'envers ! l'interrompt joyeusement Ryo.

Kaori éclate franchement de rire :

— Oui, c'est sûr.

Elle vient s'adosser à côté de Ryo, souriant toujours, les yeux pétillants de joie.

— Et dis-voir... Chewbacca, il te fait pas penser à quelqu'un ?

— Je dirais bien un truc mais ça ne va pas te plaire...

— Pfff, je suis sûre que non ! Tu peux bien dire ce que tu veux ! Je passe un moment formidable, tu ne peux pas me le gâcher... réplique Kaori, désinvolte.

— Ahhh ... Et si j'arrive à te mettre en rogne, on rentre à la maison tout de suite ? demande Ryo en sautillant sur place comme un gamin turbulent.

— C'est-à-dire ?

— Si j'arrive à te faire sortir de tes gonds, on rentre illico à l'appart, sans passer par la case : troisième opus.

Kaori le dévisage pendant quelques secondes puis lui tend une main audacieuse et déterminée :

— Pari tenu !

Ryo lui serre cordialement la main et la secoue vertement. Quand il est enfin temps de la lâcher, il n'en fait rien et ils restent donc ainsi, debout l'un en face de l'autre, main dans la main, dans cette ruelle sombre de Tokyo simplement éclairée par le néon de sortie de secours d'un cinéma de quartier. Kaori, d'abord surprise, se laisse gagner par son esprit de défi. Elle relève le menton et lui lance :

— Alors ? Chewbacca ? Il te fait penser à qui ?

Ryo sourit, d'un petit sourire narquois, consciemment horripilant :

— Alors, moi je dirais qu'il ressemble à... toi !

— Quoi!!!! Espèce de...

— Youpiiii, on rentre ! la coupe Ryo, en esquissant un début de volte-face.

Mais, il est retenu par la main de Kaori, qui, enroulant ses doigts autour des siens de plus en plus fort, le dissuade d'aller plus loin ... au risque d'y perdre quelques phalanges.

— Non, non, non, c'est bon, assure-t-elle d'une voix calme.

Elle ne le laissera pas gâcher ce bon moment. Oui, cette sortie pour une rétrospective de la trilogie *Star Wars* au cinéma, en plus avec Ryo qui avait exceptionnellement accepté de l'accompagner, cette sortie-là a un petit goût de bonheur. Elle fait remonter des souvenirs d'enfance, des bribes de rêves partagés, des fragments de frissons angoissés ...

Son frère, Hideyuki, avait été un fan absolu de *Star Wars* et il avait acheté les VHS dès leur sortie. Dès qu'elle a été assez grande, il lui a fait découvrir cet univers interstellaire. Elle avait été impressionnée, transportée, émerveillée alors qu'ils se gointraient de bonbons et de friandises tout en buvant du soda, collés l'un contre l'autre sur le canapé

du salon alors transformé en salle de cinéma avec quelques vieux draps et couvertures. Un de ses meilleurs souvenirs d'enfance.

Elle serre à nouveau les doigts de Ryo entre les siens en songeant, les mâchoires crispées :

— Il peut bien dire tout ce qu'il veut, il ne parviendra pas à me gâcher ça !!! Ohhh non !!! Sa mauvaise humeur ne va pas une nouvelle fois tout saborder !

Elle se force à sourire gentiment pour dire à haute voix :

— Et pourquoi Chewbacca te ferait penser à moi ?

Ryo plante sa cigarette entre ses lèvres et compte sur les doigts de sa main libre, l'autre étant toujours prisonnière de celle de sa partenaire :

— Tout le temps en train de râler, tire dans tous les coins en criant comme une baleine, aucune délicatesse et court partout, harnaché de toutes ses munitions et ensuite... le plus gros point, c'est une question...

Il se penche vers elle et lui murmure :

— ... d'épilation...

Kaori écarquille les yeux, sa bouche forme un O outré, ses sourcils se froncent, son regard lance des éclairs mais elle tient bon, serrant encore plus fort la main de Ryo entre ses doigts, qui, mine de rien ... jubile.

— Ouais, bah, peut-être qu'on a tout ça en commun, lui et moi, finit-elle par lui concéder, sachant qu'une attaque de front demeurerait improductive. Il reste un bon partenaire pour Han Solo. Ils sont parfaitement complémentaires. Et Chewie est loin d'être inefficace, je ne suis pas d'accord avec toi.

— Ohhhh, alors, je serais Solo ? demande Ryo, visiblement ravi de la comparaison implicite.

Kaori fait semblant de réfléchir. C'est qu'elle a déjà pensé à cette question puisqu'elle a déjà vu les trois films des dizaines, voire une centaine de fois depuis qu'elle est toute petite et qu'elle les connaît par cœur. Ce n'est pas une nouveauté que le personnage joué par Harrison Ford ne la laisse pas indifférente.

Elle préfère donc éviter soigneusement la question de Ryo et reprend sur le sujet initial :



— Alors, personnellement, Chewbacca me fait plutôt penser à Umibozu.

— Tu vois pas comme un problème capillaire !!! s'esclaffe Ryo en passant sa main gauche sur sa tête, comme s'il était nécessaire de rappeler à sa partenaire que leur ami commun est parfaitement chauve.

Kaori lève les yeux au ciel, dissimulant toujours son agacement en serrant la main de Ryo de plus en plus fort :

— Ce que tu peux manquer d'imagination et de subtilité ! C'est dans son attitude.

— Ahhh, les grognements ?

— Oui, entre autres.

— Et le petit côté rabat-joie : faut d'abord s'occuper du matos, on rigolera ensuite ?

— Ah bah voilà ! Tu vois quand tu veux !

Ryo secoue alors la tête :

— Ouais, peut-être mais je retrouve beaucoup ton caractère de cochon... Aïe ! tu veux bien me lâcher maintenant ?

— Pourquoi ? Je te fais mal ? demande innocemment Kaori faisant mine de s'inquiéter.

Ryo grimace en grommelant :

— Oui, c'est que tu as de la force, petite Jedi !

— Oh, alors je ne suis plus Chewbacca ? siffle la jeune femme.

— Heuu ...

— Je serais qui, alors ? ajoute-t-elle, alors qu'un sourcil mutin se lève sur son visage impatient.

— J'en sais rien... mais tu n'as pas répondu à ma question. Moi, je ressemblerais donc à Solo ? reprend Ryo, soucieux de maîtriser à nouveau la conversation. Je me voyais plutôt comme Luke, non ? En tant que Numéro Un du Japon, ça serait logique que je sois un Jedi, non ?

— C'est pas tout à fait faux. D'ailleurs, dans le prochain, tu verras que tu as certains points communs avec Luke Skywalker. Mais Luke reste un gentil.

— Comment ça, je ne suis pas un gentil, moi ? s'offense Ryo tout en serrant à nouveau les doigts de Kaori.

Dissimulant son trouble, Kaori rit :

— Ah, désolée de te décevoir, Ryo. C'est non. Et catégoriquement. Tu ne fais carrément pas partie des hommes gentils. Faut pas pousser, là ...

— Oh !

Kaori sent l'emprise sur sa main s'alléger :

— Je t'ai vexé ? ricane-t-elle, malicieuse et enchantée d'avoir réussi à égratigner un peu la carapace de son adversaire.

— Non, mais ça m'a fait penser à un truc.

— Quoi donc ?

— Un moment dans le film. Quelques répliques pour être tout à fait exact, précise-t-il tout en écrasant son mégot sous son pied.

Il se rapproche alors de Kaori, l'attirant à lui et gardant sa main entre la sienne. Il plonge son regard dans celui de la jeune femme, qui, sans attendre, se met à rougir doucement :

— *Vous avez raison. Mais vous pourriez être plus gentille vous aussi, Votre Honneur.*<sup>1</sup>

— Hein ?

— Rooo, me la fais pas, à moi, s'te-plait ! Te connaissant, je parie que tu te rappelles de tous les dialogues, et particulièrement ceux de cette scène !

— Quoi ?

Il secoue un peu la main de la jeune femme, s'éclaircit la gorge avant de répéter :

— *Vous avez raison. Mais vous pourriez être plus gentille vous aussi, Votre Honneur.*

Comprenant enfin qu'il attend qu'elle lui donne la réplique, elle balbutie d'une voix un peu éraillée par l'émotion :

— Ne... Ne m'appellez...

— Non, c'est pas ça, la suite.

— Je...

---

<sup>1</sup> Ces dialogues sont issus de la version française du film "*Star Wars : L'Empire contre-attaque*" et ne m'appartiennent pas.

— Alors, Madame-je-connaiss-les-films-par-cœur, on a un trou de mémoire ?

Elle rougit de plus belle mais ne se détourne pas et c'est les yeux rivés à ceux de Ryo qu'elle récite la réplique de Princesse Leia :

— *Vous rendez les choses si difficiles parfois.*

— *Vous avez raison. Mais vous pourriez être plus gentille vous aussi. Admettez ... Y'a des moments où vous me trouvez très bien.*

— *De temps en temps, oui, c'est possible. Quand vous ne vous conduisez pas comme un vaurien.*

Ryo caresse un peu la paume de Kaori, alors qu'il la tient toujours contre son cœur :

— *Un vaurien ? Un vaurien ?* Demande-t-il comme Han Solo avant de rire doucement : *J'adore ce mot.*

Il joue avec ses doigts, entremêlant les siens à ceux de la jeune femme.

— *Cessez de faire ça*, dit Kaori en se raidissant, le souffle court, tout comme le personnage dont elle reprend les mots.

— *De faire quoi ?*

— *De faire ça. Mes mains sont sales*, répond-elle sèchement en se retirant de l'emprise des doigts masculins.

— *Les miennes sont sales aussi. Mais de quoi avez-vous peur ?*

Elle le regarde, sonde ses prunelles, cherchant à déterminer s' ils viennent de franchir la frontière entre plaisanterie et réalité :

— *J'ai peur ?* murmure-t-elle, tendue, se demandant si tout allait se terminer comme dans cette scène mythique.

— *Vous tremblez*, poursuit Ryo, très sérieux quant à jouer son rôle.

— *Mais non, je ne tremble pas.*

Elle vient de nier mais ne peut s'empêcher de frissonner, surtout que Ryo se penche encore un peu plus vers elle en lui chuchotant :

— *Je vous plais parce que je suis un vaurien et qu'il n'y a pas de vaurien dans votre vie.*

— *J'aime les hommes gentils, c'est vrai*, murmure-t-elle avant de s'éclaircir la gorge puis elle précise, tentant de reprendre pied, au cas où tout ceci ne serait qu'une mauvaise blague de la part de son crétin de partenaire sans cœur : Bon, tu sais, techniquement, tu fais quand même partie de ma vie, Ryo, donc, ça, ça ne colle pas. Je ne suis pas

comme Princesse Leia, moi, je sais ce que c'est que d'avoir un vaurien dans sa vie ! Ça, je peux te le...

— Rooo, Pourquoi tu gâches tout ?

Il agrippe les doigts tremblants de Kaori et l'attire de nouveau à lui :

— On reprend. *Je vous plais parce que je suis un vaurien et qu'il n'y a pas de vaurien dans votre vie.*

Troublée par le regard de Ryo, elle parvient à balbutier dans un murmure à peine audible :

— *J'aime les hommes gentils, c'est vrai.*

Il approche ses lèvres des siennes tout en glissant dans un souffle :

— *Je suis un gentil vaurien.*

Et là, enfin... leurs lèvres se frôlent, leurs souffles se mêlent lentement, faisant frissonner les peaux et trembler les mains qui s'emmêlent.

La porte du cinéma s'ouvre brusquement, les faisant sursauter et la jeune Yuka s'exclame :

— J'ai cru que j'y arriverai jamais ! Il y avait un monde fou au pop corn !

Elle se pétrifie alors, regardant, éberluée, les deux partenaires tenter de reprendre contenance après s'être brusquement écartés l'un de l'autre. Elle ouvre grand la bouche et s'écrie :

— Hnnnn ... mais ... mais ... comme c'est trop romantiique !

— Quoi ? demande Ryo, faussement ignorant pendant que Kaori se faufile discrètement à l'intérieur du cinéma, rouge comme une pivoine.

La jeune romancière commence à déclamer :

— Dans la ruelle humide et sordide, à peine éclairée par une lueur blafarde, il regarde son doux visage angélique...

Interrompue par Ryo qui éclate bruyamment de rire, elle se justifie :

— Pfff ! Hermétique à l'art ! Tu n'as pas évolué à ce que je vois ! Le glamour n'est pas dans le décor mais dans les dialogues. C'est pour faire contraste.

— Bah voyons, murmure Ryo en passant à côté d'elle, les mains enfouies dans les poches de sa veste.

Il ouvre la porte et se dirige à l'intérieur, Yuka sur ses talons :

— Tu lui as dit quoi ? s'enquiert la jeune écrivaine.

— A qui ?

— Bah à Kaori, tiens ! Qui d'autre ?

— Ah, à elle ?

— Vous avez parlé de quoi ? insiste l'adolescente.

— On a papoté des films.

— Et ? Comment tu as réussi à lui avouer tes sentiments ?

— J'ai été honnête, tout simplement.

Yuka sautille, bat des mains, enthousiaste et impatiente.

— Tu lui as dit quoi ? Tu lui as dit quoi ? Tu lui as dit quiiiiii ?

— Qu'elle me faisait penser à Chewbacca.

Yuka reste figée sur place, la bouche ouverte, les yeux ronds, ne parvenant plus à articuler un mot jusqu'à ce que Ryo éclate de rire :

— Grouille, l'écrivaine en herbe ! Je veux un siège bien au milieu cette fois.



## VII - Aussi tenaces que la mauvaise herbe

J'ai mal.

C'est comme si une pointe douloureuse et acérée rongerait patiemment ma chair, suivant le tracé brûlant de la balle qui a traversé mon épaule gauche. Les yeux fermés, j'identifie sans peine les muscles lésés et je compte au moins trois tendons abimés. D'après mes connaissances en anatomie, le projectile n'a pas touché d'organe, il n'a pas endommagé d'os, c'est déjà ça. Ça aurait pu être pire.

J'ai eu de la chance, ce n'est vraiment pas passé loin.

J'ai eu de la chance, je suis en vie, je ne suis pas encore en Enfer.

Mais j'ai mal.

Putain de merde, j'ai mal.

Je sais que rien ne viendra soulager ma douleur. C'est ainsi. Je ne fais pas partie des élus qui ont droit à l'apaisement des drogues. C'est mon lot, mon expiation, ma punition en quelque sorte. Pourvu que... Je voudrais le dire :

“Pas d'antalgiques, s'il-vous-plaît.”

Mais je n'arrive même pas à ouvrir les yeux. Quelque chose dans ma gorge bloque mon souffle alors que je perçois un chuchotement délicat :

— Professeur...

C'est Kazue. Je reconnais sa voix. Je sens sa main fraîche sur mon front, comme si elle vérifiait la température à un gamin. Ce geste maternel m'apaise. C'est pour ça que les femmes sont de si bons médecins et des infirmières si efficaces. Rien que leurs caresses font du bien. Et puis Kazue sait pour les antidouleurs. Je suis donc rassuré. Tout va bien. Elle murmure :

— Tout va bien, Professeur. Vous êtes à la Clinique. Je sais : juste des antibiotiques en I.V., rien de plus.

Je sourirais si je pouvais. Quand je dis que mon assistante et moi nous nous comprenons sans nous parler.

— Ça va aller.

Peut-être... mais pas tout de suite. Là, j'ai mal. Je connais cette douleur, je sais qu'elle ne partira pas de sitôt. Oh oui, je la connais et pourtant, je l'avais presque oubliée même si elle a laissé une marque blanche et fripée, indélébile sur mon abdomen. Ce n'était pas l'épaule à l'époque mais la douleur est similaire. Se prendre une balle dans l'épaule ou dans le bide, c'est se prendre une balle et ça fait un mal de chien.

Je m'entends gémir alors que j'essaie de bouger ma main pour vérifier mon pansement mais je sens à nouveau les doigts de Kazue se poser sur mon front :

— Chut, tout va bien. Reposez-vous.

Me reposer... Comme si j'étais capable de faire autre chose.

Je me concentre alors sur ma douleur, comme pour la contenir, songeant que finalement, je préférerais être en Enfer. Alors que mon cœur bat la chamade comme celui d'un adolescent en plein émoi, la souffrance me renvoie des souvenirs que je croyais enfouis depuis des lustres.

C'est vrai que je n'ai pas pensé à cette vieille blessure depuis si longtemps. C'était il y a tant d'années. Combien d'ailleurs ? Trente ? Trente-cinq ? Non, quarante-trois ans. Si mon compte est juste. Je refais le calcul. Oui, c'est ça. Putain... Plus de quarante ans après, je me rappelle encore de cette affreuse douleur. C'est fou.

Je ferme les yeux. Soulagé de mon inquiétude, fatigué par l'anesthésie, la souffrance et la retombée d'adrénaline, je me sens glisser vers les brumes de ma conscience, coincé entre rêves et souvenirs. Je me laisse entraîner par ma torpeur, je glisse dans le brouillard.

J'entends alors une voix que je n'ai pas entendue depuis des années, une voix qui n'existe plus, une voix fantomatique qui m'entraîne inexorablement dans les méandres de ma mémoire fatiguée :

— Ça va aller. La balle a pu être retirée. Tu vas avoir mal encore un moment mais ça va aller.

Je me rappelle...



Comme si c'était hier, je ressens à nouveau cette sensation étrange quand, aveuglé par la lumière soudaine, j'ai cligné des yeux tout en portant ma main sur mon ventre. Je me souviens avoir immédiatement senti le sang poisseux qui transperçait le pansement.

J'avais mal.

D'après la localisation de ma douleur, c'était mon intestin grêle qui avait morflé. J'en ai immédiatement conclu que j'étais bon pour traîner un mauvais transit pour le reste de mon existence. Youpi.

Mais ... J'avais eu de la chance, ce n'était vraiment pas passé loin.

J'avais eu de la chance, j'étais en vie, je n'étais pas encore en Enfer.

Mais j'avais mal.

Putain de merde, j'avais mal.

Un grognement est sorti de ma bouche et quelqu'un y a répondu :

— Ouais, ouais, pas de panique, Doc. Tu sais bien qu'ici, avec la chaleur et l'humidité, les pansements s'imbibent trois fois plus vite qu'en temps normal.

J'ai presque sursauté. On venait de me parler dans ma langue maternelle. Pas en espagnol, ni en dialecte du coin. Non, on venait de me parler en japonais.

Encore ankylosé, je me suis tourné lentement vers l'origine de la voix : mon voisin de lit. J'ai immédiatement reconnu celui qui s'était interposé entre moi et ces miliciens sortis de nulle part avant que je ne sombre dans le noir complet. Quand je l'avais vu, il m'avait bien semblé que ce jeune homme d'une vingtaine d'années était différent des autres guérilleros mais ça n'avait pas été vraiment le moment adéquat pour réfléchir aux origines génétiques de mon sauveur. Alors comme ça, il était japonais ?

Un rapide coup d'œil autour de moi m'a rassuré : nous étions dans la grande tente qui servait d'hôpital de campagne perdu en pleine jungle amazonienne et dans lequel j'officiais depuis quelques mois maintenant. J'en ai conclu, soulagé, que je n'avais pas été fait prisonnier par nos attaquants. C'était déjà ça.

Une autre vérification succincte m'a appris que mon voisin japonais avait été blessé lui aussi, ce qu'il m'a confirmé, en espagnol cette fois et en souriant d'une manière étrange :

— Ouais, une balle dans l'épaule droite, une dans la jambe, trois côtes cassées et la lèvre fendue. Mais ça va aller. Tu sais ce qu'on dit ici, non ? Tant qu'on n'est pas mort...

J'ai essayé de me redresser un peu mais la souffrance m'a arraché un grognement et je me suis laissé retomber lourdement sur mon lit de camp brinquebalant dont les pieds ont, eux aussi, grincé de douleur.

— T'inquiète, Doc, ça finira par passer. C'est comme tout.

— Pas de... Pas d'antal... Pas d'antalgiques... ai-je réussi à bredouiller malgré ma bouche aussi sèche qu'un canyon en plein été.

— Ouais, ça aussi, c'est bon. Tu l'as dit avant de tomber dans les pommes tout à l'heure. J'ai prévenu ton collègue quand il est venu s'occuper de toi.

— Qu'est-ce que... Qu'est-ce qu'il...

— Qu'est-ce qu'il s'est passé ?

J'ai simplement hoché la tête, ne me sentant pas la force de parler à nouveau. Le jeune homme a poursuivi avec un sourire étrange aux lèvres :

— Des mercenaires payés par le gouvernement ont attaqué ton hôpital. Ils cherchaient un de nos informateurs que tu soignes ici. On le savait et notre escadron est arrivé à temps pour le protéger et les coincer. Ça aurait dû être le piège parfait. Ce qu'on n'avait pas prévu, c'est qu'ils étaient complètement tarés. Ils ont commencé à menacer tout le monde et à tirer dans tous les sens. Pour le moment, on compte trois morts et six blessés dont toi et moi.

J'ai fermé les yeux, me rappelant parfaitement que ces enragés avaient dégainé leurs Kalachnikovs dans une zone officiellement neutre, arrosant de balles le plafond de toile de la tente. Rapidement, les souvenirs des événements m'ont confirmé les dires de mon voisin :

— Tu t'es interposé bêtement. C'était courageux pour un civil non armé et maigrichon. Courageux mais complètement stupide. Pour pas dire autre chose.

J'ai soupiré, ce qui a ravivé ma douleur à l'abdomen. Oui, j'avais effectivement fait une sacrée connerie. Les détails étaient encore flous mais je me suis souvenu avoir eu tellement peur en voyant ces hommes armés pénétrer dans notre tente hospitalière que j'en avais eu le souffle coupé. Pour moi, nous ne faisons pas partie du conflit. Protégé de ma blouse blanche, je me pensais intouchable, tout comme je ne pouvais

concevoir qu'on s'en prenne à des blessés. J'avais été révolté et en même temps incapable d'agir. C'était tellement injuste. Incroyable. Improbable.

J'avais serré les poings de rage, impuissant. J'avais eu l'impression que mon cœur cherchait à sortir de mon thorax et mes veines avaient charrié la puissance de l'adrénaline jusqu'à me faire hurler :

— Stoop ! Arrêtez !

Un homme en treillis avait brusquement tourné son revolver vers moi. La déflagration avait alors percuté mes oreilles puis la douleur avait déchiré mon ventre. J'avais juste eu le temps de voir le sang se répandre sur ma blouse et je m'étais senti glisser lentement vers le sol jusqu'à ce que ma joue heurte la terre battue.

Une autre déflagration m'avait fait sursauter puis une autre et encore une autre et j'avais vu avec stupéfaction les corps de nos assaillants s'écrouler comme des pantins. Ensuite, j'avais vu ce jeune homme, portant autour du cou le foulard vert des rebelles, avancer d'un pas vif vers moi, tout en remettant son fusil le long de son corps. Il s'était penché au-dessus de moi et m'avait crié, d'un ton très autoritaire, de tenir le coup.

Et là, alors que je restais allongé sur mon lit de camp, il jouait à nouveau les protecteurs. J'ai gardé les yeux fermés lorsque je l'ai entendu me murmurer, à nouveau en japonais :

— Tu devrais dormir, Doc, y'a que ça à faire ici de toute façon.

Épuisé, je me suis rapidement endormi, revivant le même éternel cauchemar : le revolver qui se tourne vers moi, la déflagration, mes entrailles qui se déchirent... La douleur... Le revolver qui se tourne vers moi, une déflagration et cette fois, c'est mon épaule qui explose... La douleur... encore.

J'ai mal.

Je me réveille en sursaut dans mon lit, à la Clinique. Ce brusque retour à la réalité me fait tourner la tête pendant quelques secondes. Kazue est là, assise dans le fauteuil à côté de mon lit. Quand j'ai enfin repris mes esprits, elle m'aide à boire et à me lever pour m'accompagner aux toilettes. Pas question que j'utilise le bassin, je suis encore capable de marcher cependant, je suis vite épuisé par cette folle escapade.

— C'est plus de mon âge, ces conneries, grommelé-je.

Ma remarque la fait rire pendant qu'elle me raccompagne à mon lit où je m'allonge, pressé de me réfugier dans le sommeil. À peine ai-je les yeux fermés que je me sens à nouveau glisser. Je repars pour la jungle, plus de quarante ans en arrière.

J'avais mal.

J'ai passé les heures suivant mon réveil dans un état second, préférant dormir pour tenter d'oublier la douleur qui me vrillait les entrailles. Je n'ai vu mes collègues que quand il fallait changer mon pansement ou absorber les antibiotiques en préventif. Il faut dire que mon homologue médecin, officiait seul désormais. Il était totalement débordé, de même que nos deux infirmières et j'ai fait tout mon possible pour ne pas être un poids supplémentaire.

Le premier soir, après une collation plus que frugale, mon sauveur s'est tourné vers moi, alors qu'il est allongé sur le dos, les bras ramenés derrière la nuque, fixant certainement les mouches et les moustiques qui s'agglutinaient autour de la lanterne suspendue au toit de tissu :

— Au fait, Doc, moi, c'est Kaïbara Shin.

J'ai retenu mon souffle. Kaïbara Shin, le Tigre d'Amazonie ou le Jaguar Nippon.

J'avais déjà entendu parler de lui. Dans la jungle, les rumeurs ont construit les réputations. Stratège implacable, combattant intrépide, guerrier brutal et impitoyable, ce jeune officier en second d'un groupuscule rebelle, était pressenti pour prendre bientôt la tête du mouvement. Certains présageaient même qu'il arriverait à regrouper tous les mercenaires sous son commandement, ce qui ferait sans aucun doute basculer le rapport de force entre les révolutionnaires et les armées gouvernementales.

— Ton silence m'apprend que tu as entendu parler de moi, a-t-il ajouté en fixant toujours le plafond.

J'ai serré les dents. Ce que je savais de lui ne m'engageait pas à le trouver sympathique. Il a cependant poursuivi, utilisant notre idiome commun :

— Le prends pas mal, Doc, mais j'ai l'impression que toi aussi tu viens du Japon.

J'ai hésité avant d'avouer du bout des dents et dans la même langue :

— Oui, je suis d'origine japonaise.

Shin m'a regardé de biais, me lançant à nouveau son énigmatique sourire, avant de fixer à nouveau le plafond :

— Hummm... Intéressant.

— Intéressant ? Comment ça : intéressant ? ai-je demandé, me sentant étrangement offensé par sa condescendance inattendue.

Il a ri, tout simplement, éludant ma question pour me demander, parlant à nouveau en espagnol :

— Comment ça va, pour toi, Doc ?

— Ça va.

— Bouche sèche, hein ? Attends, a-t-il murmuré en se levant.

Il a clopiné sur le petit mètre cinquante qui séparait nos lits en toile.

— Qu'est-ce que vous faites ? ai-je balbutié, pas très confiant dans les intentions de ce Tigre que l'on disait sanguinaire et sans pitié.

Mon cœur s'est arrêté de battre quand il s'est penché vers le sol. Je me suis immédiatement imaginé qu'il allait sortir une arme. Mais, à ma grande surprise, il est réapparu avec une tasse en aluminium toute cabossée. Je l'ai attrapée avidement alors qu'il me souriait de cette manière toujours aussi étrange :

— Tu peux me tutoyer, tu sais, Doc. Après tout, on vient du même coin et on est dans le même bateau.

Il a passé son bras valide sous mon oreiller et m'a aidé à me redresser. J'ai ainsi pu boire. Elle était loin d'être fraîche mais l'eau, salvatrice, s'est infiltrée dans ma gorge asséchée.

— Tout doux, Doc, pas trop vite.

Je le savais bien mais c'était tellement bon que j'ai eu toutes les difficultés du monde à ne pas céder à mon envie de tout engloutir en une gorgée, cul sec. Quand je l'ai finalement vidée petit à petit jusqu'à la dernière goutte, Kaïbara a repris la tasse et l'a reposée au sol.

— Ça fait du bien par où ça passe, pas vrai ? Je dirai à tes collègues de t'en remettre.

Le Tigre ne semblait pas si méchant finalement. Par politesse, je me suis risqué à lui demander, désignant ses bandages :

— Que vous est-il...

Comme j'ai vu ses sourcils se froncer, je me suis corrigé :

— Que t'est-il arrivé ?

— Oh, rien de grave. Je suis tenace comme la mauvaise herbe, tu sais. Je ne meurs pas facilement. Pendant que ton collègue te soignait, on a coursé quelques survivants dans la jungle. Ils ont répliqué, évidemment, mais on les a tous eu. Et ça....

Il a regardé sa jambe et a soulevé son avant-bras en écharpe avec un petit rire :

— Ca, c'est les risques du métier.

Je me suis souvenu de ce qui avait fait sa réputation :

— Pas de prisonnier, pas de survivant c'est ça.

— C'est ça.

J'ai serré les poings de colère :

— C'est cruel.

— Non, m'a-t-il répondu froidement tout en retournant s'allonger sur son lit. C'est une façon de protéger mes hommes. Des prisonniers représenteraient trop de risques.

J'ai reniflé de façon suffisante. Il ne m'a pas regardé mais il m'a expliqué d'un ton pragmatique :

— Risque numéro Un : ce sont des bouches à nourrir. Autant ne pas faire de prisonniers si c'est pour les laisser mourir de faim. Les vivres sont rares et pèsent lourds. Un escadron n'emporte que les rations nécessaires, pas de place dans les sacs pour celles des prisonniers. Risque numéro Deux : il faut des hommes pour les surveiller nuit et jour, ce qui diminue nos effectifs et avec de si petites unités de combat, cinq ou six hommes, ça peut tout changer.

Il a farfouillé dans la poche de son pantalon et a sorti une cigarette qu'il a fait tourner entre ses doigts tout en poursuivant :

— Risque numéro Trois : ils peuvent nous faire repérer. Dans la guérilla, le silence est fondamental pour l'effet de surprise. Il leur suffit de faire du bruit ou de gueuler pour tout foutre en l'air. Et pour finir, risque numéro Quatre: ils sont rarement sourds et aveugles alors, lorsqu'ils parviennent à s'échapper, ils vont s'empresse de raconter tout ce qu'ils ont vu et entendu.

Il s'est tourné vers moi en allumant sa clope :

— C'est la guerre, Doc. Ne pas faire de prisonnier et ne laisser aucun survivant contribue à faire peur et la peur est une arme comme une autre.

Ces propos heurtaient mes convictions les plus profondes. Je n'ai pu retenir un petit hoquet d'indignation mais mon voisin a continué sans en tenir compte :

— Les seuls survivants utiles sont ceux qui peuvent transmettre ce qu'il est nécessaire que l'ennemi sache. Un soldat n'a la vie sauve que si je considère sa vie comme utile.

— Tu n'as pas le droit de décider ce genre de chose ! Ce sont des êtres humains, pas des pions sur un échiquier !

— Certes, quand ils se retrouvent ici, dans ton hôpital, oui. Mais sur un champ de bataille, non. Ce sont des soldats et les soldats servent une cause, point. Rien à ajouter.

— Et ta cause à toi est meilleure que la leur, je présume.

Il fumait tranquillement sa cigarette, ne laissant transparaître aucune émotion :

— J'adhère aux revendications des rebelles, si c'est ta question. Rendre leurs terres aux gens du pays et renvoyer ces putains de gringos chez eux, j'avoue que ça me plaît, surtout si c'est des Américains. À cause de ce qu'ils nous ont fait au Japon, tu vois ?

— Je vois, oui, ai-je chuchoté, en repensant à l'atrocité des deux bombes qui nous avaient fait définitivement capituler et basculer dans un autre monde.

— Mais je ne suis pas un fanatique pour autant. Je ne me bats ni par idéologie ni par misanthropie ni pour l'argent mais parce que c'est la seule chose que je sache faire : me battre pour ne pas crever. Même si j' imagine qu'un jour, je me servirai de tout le fric que j'ai amassé pour faire un truc bien.

J'ai failli m'étrangler :

— Un truc bien !?! Avec de l'argent gagné en assassinant ?

Il m'a servi son énigmatique sourire :

— Te lance pas dans un discours pacifiste moralisateur, Doc. Je gagne de l'argent en faisant mon job. Je n'ai rien de personnel contre ceux d'en face. Depuis la nuit des temps, les soldats reçoivent un salaire en échange de leurs sacrifices : des terres, de la noblesse, du pouvoir,

de la fortune, qu'importe ... On gagne tout ça en faisant la guerre. C'est comme ça. La guerre est comme ça : impitoyable. C'est pour ça qu'il vaut mieux qu'elle soit faite par des types comme moi que par des hommes comme toi.

Outré, je me suis redressé dans mon lit, le faisant à nouveau grincer :

— C'est-à-dire ?

— Des types comme moi. Point.

— C'est quoi, les types comme toi ?

— De la mauvaise herbe.

Il m'a souri et j'ai à nouveau frissonné, mais j'ai poursuivi :

— Hum... Et vous pensez... Tu penses que tu feras quoi de cet argent gagné en tuant des êtres humains ?

— Des soldats, Doc, je ne me bats que contre des soldats. Ils ont choisi leur camp. Et ils ont commis l'erreur de se mettre dans celui opposé au mien, c'est tout.

— Tu es cynique.

— Non. Réaliste. Et pour répondre à ta précédente question concernant l'utilisation de mon argent, je n'ai pas de projet extravagant, tu sais. Peut-être rentrer au pays, tout simplement ? J'aimerais bien une jolie maison avec une famille comme-il-faut mais je sais qu'aucune femme ne voudra d'un type comme moi. Donc, un bateau, ça sera suffisant. Pas forcément un gros truc. Juste quelque chose d'un peu plus grand qu'une barque à moteur, quoi...

— Un bateau ?

Il s'est à nouveau tourné vers moi pour me sourire :

— Oui. C'est con, hein ? Je ne sais même pas nager en plus, mais, j'ai très envie d'aller sur l'Océan. La seule fois où j'ai pris la mer, ça a été pour venir ici. Pourtant... Je ne sais pas... Peut-être juste parce que c'est très différent de cette putain de jungle. Sur un bateau, on peut voir l'horizon. Sentir le vent. Pêcher du poisson sans se fatiguer. Il n'y a pas de moustique, d'araignées ou de trucs qui vous grignotent de l'intérieur... Et personne pour faire chier ! a-t-il ajouté en riant ouvertement cette fois.

Je n'ai pas su l'admettre tout de suite mais le fait que le Tigre d'Amazonie ou le Jaguar Nippon ou qu'importe le nom que l'on donnait



à cet homme, souhaite simplement un bateau m'a touché et mon regard sur lui a commencé à changer.

— Et toi ? Tu ferais quoi si tu avais assez d'argent ?

— Aucune idée, ai-je répondu. Certainement la même chose que ce que je suis en train de faire. Soigner. Peut-être que j'en profiterais pour aider ceux qui n'en ont pas les moyens, si j'avais beaucoup d'argent. J'avoue que je ne me suis jamais vraiment posé la question.

— Tu devrais.

— Oh, c'est pas ici que je vais faire fortune, va.

— On ne sait jamais... Comme mon Commandant dit tout le temps : sans rêve, on ne peut pas tenir le coup ici. Alors, je me suis construit un rêve... Essaie d'y penser, toi aussi.

Soudain, j'ai l'impression que mon épaule va se déchirer. Un pic de souffrance me tire de mon lit de camp pour me ramener dans celui de la Clinique.

J'ai mal.

J'ouvre lentement les yeux. Je découvre le doux visage de Kazue près de moi. Elle vient de changer mon pansement, ce qui a ravivé la douleur. Elle me sourit :

— La plaie est propre. Tout se passe bien. Bientôt, double dose de protéines à tous les repas pour refaire tout ça.

Je grogne un peu tout en serrant les dents.

— Vous êtes sûr pour les antalgiques, Professeur ?

Je hoche la tête. Oui, je suis sûr. Je sais parfaitement que si je retouche ne serait-ce qu'un peu à cette merde, je vais replonger, et ça, je préfère m'en abstenir. Ça fait des décennies que je tiens bon, je ne tiens pas à tout foutre en l'air maintenant, surtout à mon âge.

Je pince les lèvres et détourne le regard vers la fenêtre, refusant de répondre à Kazue. Au bout de quelques secondes, j'entends mon assistante sortir discrètement de ma chambre. Il faudra que je lui demande pardon plus tard. Je ne voudrais pas la blesser en étant irrespectueux, c'est juste que je n'ai jamais rien confessé à personne. Personne. Sauf... Sauf à lui : ce jeune Tigre à côté de qui je me suis réveillé dans la jungle alors qu'on venait de me tirer dessus. Et encore,

je ne lui ai pas vraiment avoué. Je ferme les yeux. Je repars dans les méandres de ma mémoire.

J'avais encore et toujours mal mais Shin mettait un point d'honneur à me faire penser à autre chose. Nos conversations ont été bien moins philosophiques que la première fois, parlant de tout sauf de ce qui nous entourait et le temps est passé très vite jusqu'à ce qu'il puisse quitter l'hôpital. Moi, j'arrivais à peine à m'asseoir seul et, comme je l'avais prédit, ma digestion était catastrophique, m'obligeant à garder le lit.

Ce jour-là, habillé d'un treillis propre et son foulard vert noué autour du cou, le Tigre est venu me saluer pour me dire au revoir :

— Bon rétablissement, le Doc. Ravi d'avoir fait ta connaissance. T'es un type bien.

Allongé sur mon lit, je me suis redressé pour serrer la main qu'il me tendait :

— Ravi aussi de te connaître Shin. Par contre, je ne suis pas sûr de pouvoir affirmer que t'es un type bien.

— Ah, Doc, toujours aussi moralisateur ! a-t-il soupiré en levant les yeux au ciel. Mais ça vient de ton job, ça. D'ailleurs, tu devrais plutôt te faire appeler Professeur, ça ferait plus classe. Bien choisir son surnom est indispensable, surtout quand on cache sa véritable identité.

Je l'ai regardé, interloqué. Personne n'avait jamais osé relever ce détail. Il a poursuivi, sourire énigmatique aux lèvres :

— Tu sais, j'ai compris.

— Compris quoi ?

— Ce que tu caches.

J'ai senti mon cœur se serrer et mes mains devenir moites alors qu'il me murmurait :

— Je savais déjà que tu travaillais jour et nuit et que tu soignais quiconque se présentait ici. On raconte même que t'as une technique de sevrage aux drogues assez personnelle mais très efficace. Tu vois ? Ta réputation à toi aussi a traversé la jungle. En posant quelques questions aux infirmières, j'ai découvert que tu n'as jamais donné ton vrai nom à personne et que tu préfères te faire appeler Le Doc.

Je l'ai écouté poursuivre, le souffle suspendu, me demandant jusqu'où l'avaient porté ses investigations :

— Par-dessus le marché, tu peines à avouer tes origines. Quelque chose me dit que tu traînes de vilaines casseroles. Tu refuses de prendre des antidouleurs et il faut être fou pour refuser des antidouleurs quand on a pris une balle dans le bide. Fou ou ... ancien toxico. Vu ton âge, ton accent citadin, ta bonne éducation et ta carrure pas très effrayante, l'absence de marque sur tes bras ou tes jambes... Tu fumais, n'est-ce pas ? Ta casserole à toi s'appelle Opium. Je me trompe ?

Mon cœur s'est accéléré mais je n'ai pas répondu. Je pensais que personne ne chercherait à savoir pourquoi j'étais venu me terrer dans la jungle. Après tout, j'étais utile ici et il y avait tellement à faire. Quel intérêt de fouiller dans le passé de ceux qui choisissaient de se perdre dans cet enfer ? J'avais tout laissé loin derrière moi, les tentations, les erreurs, les mauvaises fréquentations qui me feraient immanquablement replonger. Je voulais aussi éloigner le souvenir de cette nuit horrible où une crise de manque m'avait fait perdre tous mes moyens en salle d'op. J'avais alors commis une maladresse irréparable et mon jeune patient n'avait pas survécu. Mes collègues m'avaient banni, ma carrière et ma vie étaient détruites. Venir ici sous une fausse identité était une façon de disparaître dignement et de purger ma peine de façon utile.

Je ne me suis même pas rendu compte que je m'étais redressé sur mon coude pour me relever, guettant nerveusement la suite du discours du Tigre, m'imaginant déjà devoir avouer l'inavouable à mes collègues et faire mes valises.

J'ai sursauté quand Shin a soudain éclaté de rire. Abasourdi, je n'ai même pas su quoi penser. Nos regards se sont croisés et il a cessé immédiatement de se bidonner pour me sourire à nouveau de cette manière si particulière. J'en ai frissonné. Il m'a alors lancé, très sérieusement cette fois :

— Tu es au milieu de mercenaires, ici, Doc. Beaucoup d'entre nous traînent un passé pas joli-joli, si tu vois ce que je veux dire. Pas de honte à avoir pour un peu d'opium. En plus, tous les étrangers qui viennent ici ont un truc à expier ... J'en sais quelque chose, a-t-il ajouté en soupirant. Parce que, franchement, on ne vient pas dans ce pays pour faire des pâtés de sable sur la plage et reluquer les filles en bikinis !

Soulagé par cette tournure inattendue, je n'ai pu me retenir de rire, tellement cette remarque était décalée. J'ai même enchéri avec ironie :

— J'comprends pas, c'est joli ici, ambiance chic et confortable ... Plages de rêve en bordure de fleuve, ce ne sont pas les palmiers qui manquent... Et de jolis transats sont fournis aux clients fidèles ! ai-je ajouté en désignant son lit de camp presque déchiré, libre de tout patient... pour le moment.

J'ai désigné ensuite la paire de rangers élimés qui gisaient lamentablement au pied de mon lit.

— On prête même les sandales adaptées aux pieds les plus exigeants en matière de confort !

— Garanties sans ampoules, le rêve !

— Non, le pied !!!

Nous avons éclaté de rire ensemble et c'est à ce moment que j'ai compris ce qui rendait son sourire si énigmatique : sa bouche souriait, sa gorge produisait le son approprié mais ses yeux restaient tristes, tristes et éteints. J'en ai eu le cœur serré.

— Bon, je dois y aller, Doc.

— Professeur, l'ai-je corrigé. Je crois que Professeur est effectivement bien mieux. Merci. Fais attention à toi, le Tigre.

— Pas d'inquiétude. Je te l'ai déjà dit, je suis aussi tenace que la mauvaise herbe, je ne meurs pas facilement.

Il m'a souri en hochant la tête et a tourné les talons en me faisant un dernier signe de la main. J'ai regardé sa silhouette s'éloigner et franchir la toile de l'ouverture de la tente.

Un grand bruit me fait sursauter et me tire de mes rêveries. Je quitte à nouveau la jungle de ma mémoire pour revenir brutalement dans mon lit propre et confortable. J'ai mal mais ça va mieux. Je n'ai seulement pas la force d'ouvrir les yeux. Je me contente d'écouter.

— Ryooo, tu ne peux donc pas faire attention, lance Kazue à voix basse, invectivant le grand dadais qui vient de trébucher dans le fauteuil à mon chevet.

Ryo... Babyface... Le gamin est venu me voir. Enfin, ça fait un bail qu'il n'est plus un gamin, mais il le sera toujours pour moi. Sa présence me fait plaisir et me contrarie en même temps. Je n'ai pas envie de montrer ma douleur, ma faiblesse. Je n'ai pas envie de parler. J'ai envie de dormir et de profiter de mes souvenirs.

À côté de moi, Ryo tente d'amadouer mon assistante :

— Ne te fâche pas, Doctoresse-d'Amour. Regaaarde ! Il dort comme un bébé. Héhéhé, la colère te va bien et tu es resplendissante aujourd'hui et, quand je vois tes yeux...

PAF. Ça , c'était une gifle, je parie. Je me retiens de rire. Je préfère la tranquillité.

— Ryo, je te préviens, si tu recommences, j'appelle Kaori pour qu'elle vienne t'assommer et Mick pour t'achever.

— Pitié, non, fais pas çaaa !

— Bon... Tu peux rester, mais laisse-le tranquille. Il doit se reposer. C'est clair ?

— Limpide, chef. Je serai sage comme une image.

J'entends Kazue tourner les talons et refermer la porte derrière elle. Ryo fait grincer le fauteuil en s'asseyant. Je sens qu'il étend ses jambes sur le bord de mon lit avant de jouer avec un paquet de feuilles en ricanant :

— Enfin tranquille ! Je vais pouvoir en profiter !

Pas besoin d'ouvrir les yeux pour deviner que cet imbécile vient de dégainer un de ces magazines coquins qu'il affectionne particulièrement... Tout comme moi, d'ailleurs.

— Si vous voulez émerger, le Vieux, pas de souci, j'en ai tout un stock. Je partage volontiers, me murmure-t-il.

J'ai à nouveau envie de rire mais je n'en ai pas la force. Babyface, tu ne changeras jamais. Dire que la première fois que je t'ai vu, tu étais un petit crapaud couvert de boutons ...

Je crois que je me rappellerai de cette scène toute ma vie... Même aujourd'hui, son souvenir me met du baume au cœur. C'était à peu près un an après ma blessure à l'abdomen. Debout devant un lit de camp de mon hôpital, j'observais un gamin qui venait de s'endormir :

— C'est la varicelle, Shin. Rien de grave.

— T'es sûr, Prof ?

Depuis quelques mois, le Tigre d'Amazonie avait fédéré sous son commandement les différentes factions rebelles. Ce grand leader, adulé par beaucoup et craint par une multitude, venait de débarquer dans ma tente hospitalière en pleine nuit, nerveux et inquiet, avec, dans les bras,

un petit garçon japonais d'environ quatre ans. Il l'avait trouvé dans la jungle, deux semaines auparavant, seul rescapé d'un crash aérien. Et puis, tout d'un coup, le pauvre gosse avait été couvert de pustules et il s'était écroulé, brûlant de fièvre, ce qui avait fait rappliquer Shin au pas de course.

J'ai ri :

— Sûr. C'est tout simplement la varicelle et c'est comme tout. Ça va passer. Il faut juste surveiller qu'aucune cloque ne s'infecte et ce petit bonhomme retrouvera sa jolie Babyface dans deux ou trois semaines.

Le lendemain, le petit bonhomme, baptisé par Shin, Saeba Ryo, s'est réveillé en pleine forme, le corps couvert de boutons séchés, mais en pleine forme. Quand Shin lui a dit qu'il ressemblait à un crapaud, Ryo lui a sauté dans les bras en croassant, ce qui a fait sourire le Tigre... Sourire pour de vrai. Au regard qu'ils ont échangé, je me suis même demandé si le fauve n'avait pas été dompté par un minuscule batracien.

Deux jours plus tard, Kaïbara est revenu dans à mon hôpital de campagne et m'a amené un grand sac en toile dans ma tente personnelle. En l'ouvrant, j'y ai découvert une petite fortune en monnaies de toutes origines, surtout des dollars mexicains.

— Fais-en quelque chose de bien, Prof.

— Quoi ? Non ! Shin... Je ne...

— Prends cet argent. Et promets-moi de rentrer un jour au Japon avec Ryo et de veiller sur lui quoiqu'il arrive.

— Shin, qu'est-ce que ... ?

— Pas de questions, Prof. Promets simplement.

— Et tes projets ? Ton bateau ? Vous pourriez rester ensemble ! Rentre avec lui !

— Non, je ne rentre pas. Par contre, ça pourra te servir à toi. La guerre finira un jour. Et ce jour-là, ton ONG t'obligera à rentrer. Utilise alors ce fric pour soigner... soigner ceux qui en ont besoin même s'ils ne peuvent pas payer. Soigne les marginaux, les soldats, les oubliés... tout ce que tu veux. Mais surtout, veille sur lui.

— Je ne peux pas accepter.

— Si. Tu peux. Il n'est pas si sale cet argent. Je n'ai pas volé la part de mes camarades.

J'ai hésité mais, effectivement, j'ai pu. J'ai promis. Ensuite, à l'arrière de ma tente, dans une bâche en plastique, j'ai enterré soigneusement le sac, acceptant l'argent de mon ami le Tigre.

Durant la dizaine d'années qui a suivi, j'ai revu Shin et Ryo de nombreuses fois, pour des petits bobos en général, jusqu'à ce que je sois forcé d'amputer la jambe gauche de Shin. Il avait posé le pied sur une mine anti-personnel en allant libérer le gamin d'un camp ennemi et le résultat n'était vraiment pas beau à voir. C'est à partir de ce moment que j'aurais dû remarquer le changement dans le tempérament du Tigre. Son regard est redevenu froid et distant. Déjà autoritaire auparavant, on disait qu'il se transformait en chef tyrannique et sans pitié, même pour ses propres guérilleros. J'ai entendu des rumeurs qui auraient dû me glacer le sang. Le bruit courait qu'il se transformait en sorcier, qu'il se prenait pour un dieu ou qu'il cherchait à rendre ses hommes immortels.

J'ai pris ces informations à la légère, de loin, m'imaginant qu'il façonnait encore son image de chef effrayant. J'ai volontairement ignoré les signes. J'ai refusé d'accepter que le Tigre avait changé. Je n'ai pas pu admettre qu'il pouvait abandonner ce qui lui restait d'humanité. Non, je ne voulais pas croire que j'allais perdre mon ami et pourtant, je l'avais déjà perdu. Il était déjà perdu.

La vérité est venue à moi une matinée de mai, sous une pluie diluvienne comme il n'en existe que dans la jungle amazonienne. Ce jour-là, on m'a amené Ryo dans un état lamentable. Le jeune homme avait été drogué au PCP, dont une nouvelle variante faisait des ravages à cette période : l'Angel-dust. Son sevrage n'allait pas être une partie de plaisir.

Babyface en a effectivement bavé pendant deux semaines mais il était solide. Pour ne rien arranger, pendant tout ce temps, le Tigre est resté aux abonnés absents. J'étais mort d'inquiétude.

Un matin, quand Ryo a repris ses esprits, il m'a révélé de but en blanc que c'est Shin lui-même qui l'avait drogué, contre sa volonté, pour tester la dernière version de sa drogue. J'ai failli en vomir. Je n'ai pas compris. Je n'ai jamais compris. Mais toutes les preuves étaient là. Je n'ai pas pu les réfuter. J'ai été obligé d'admettre ce que je n'avais pas voulu voir plus tôt : les douleurs et les combats avaient rendu le Tigre complètement fou.

Une nuit, alors que je venais de quitter le chevet de Ryo pour aller dormir dans ma tente personnelle, j'ai découvert une silhouette massive et sombre, assise sur une de mes chaises de camping.

— N'appelle pas les gardes, le Prof.

Mon sang n'a fait qu'un tour :

— Comment as-tu pu lui faire une chose pareille, Shin ? Comme il ne m'a pas répondu, j'ai ajouté, fou de rage : Tu as failli le tuer, espèce de connard !

— Il aurait pu être immortel.

— Tu es complètement taré. Il t'en voudra jusqu'à ta mort... et peut-être même plus. Va lui expliquer pourquoi tu as fait ça ! Va lui demander pardon !

Il a soupiré en se levant pour se diriger vers moi, menaçant :

— Je n'en ferai rien. Le Tigre d'Amazonie ne demande pardon à personne. Même pas à son fils. Je te l'ai dit. La guerre doit être faite par des types comme moi. Les hommes comme toi ne peuvent pas comprendre.

— La guerre est finie, Shin, ai-je lancé, pas du tout impressionné par son attitude. Les forces gouvernementales acceptent d'organiser de nouvelles élections. Il n'y aura bientôt plus de raison de se battre.

— Il y aura toujours des raisons de faire la guerre et de se battre, Prof. Toujours. Ce n'est pas ton monde, tu ne peux pas comprendre. Rentre au Japon. Soigne les gens. Veille sur Ryo. Tiens ta promesse. C'est tout ce qu'il te reste à faire. Même si nous vivons dans deux mondes différents, tu es le seul en qui j'ai confiance. Tu restes mon ami.

J'ai pointé mon index sur son torse alors qu'il me dominait de toute sa hauteur :

— Un jour, comme tout le monde, tu vas mourir, Shin. Et tu regretteras ce que tu viens de lui faire.

— La mort ? Depuis le temps que je l'attends, je vais te dire : la mort est une belle garce. Je la poursuis et l'appelle dans mes prières mais elle reste insaisissable. Je dois vraiment être de la mauvaise herbe...

Il m'a souri et ses yeux étaient encore plus tristes qu'à l'accoutumée quand il a ajouté :



— Tu sais quoi, Prof ? Tu n'aurais pas dû me couper la jambe. Me laisser mourir ce jour-là aurait été préférable pour tout le monde.

J'ai senti mon cœur se figer en entendant ces mots. Je n'ai rien pu répliquer et il est sorti de ma tente sans me saluer ni se retourner. Quand je me suis précipité à sa suite, je me suis retrouvé cerné d'hommes de main à la mine patibulaire, armés jusqu'aux dents. D'où sortaient-ils, d'ailleurs ? Je ne les avais même pas vus entrer dans le camp.

À cause d'eux, je n'ai même pas pu apercevoir une dernière fois la silhouette de Shin disparaître dans la jungle. J'avais encore quelques vérités à lui dire ! Mais je n'ai jamais pu les lui avouer, je ne l'ai jamais revu. Jamais. Et je ne le reverrai jamais puisque Ryo a effectivement réussi à se venger de lui récemment. Plus de vingt ans après avoir vu Shin pour la dernière fois, j'ai eu le cœur serré en apprenant sa mort.

Je n'ai pas demandé à celui que j'appelle encore Babyface plus de détails sur leur affrontement. Ça fait partie des choses que je n'ai pas besoin de savoir. J'ai compris depuis bien longtemps que mon ami Shin Kaïbara avait disparu. Maintenant, j'ai juste la certitude que, cette fois, le Tigre ne reviendra pas. La mauvaise herbe a finalement été éradiquée. Je soupire, m'enfonçant un peu plus dans la jungle de mes souvenirs.

Quand Ryo a été rétabli, il a refusé de me suivre mais ma décision était prise : je rentrais chez moi. Il a promis de venir me rejoindre plus tard. Je n'ai pas posé de questions. Je me doutais bien qu'il avait besoin de faire ses propres expériences. Il sortait à peine d'une adolescence marquée par la violence et la guerre. Il avait bien droit à un peu de liberté. Qui étais-je pour l'en empêcher ? Je l'ai confié discrètement à un ami, un combattant américain qui m'était redevable et que tout le monde surnommait Moon. Il m'a promis qu'il veillerait sur Ryo comme sur un membre de sa famille. Et il l'a fait. À sa façon mais il l'a fait.

Ils sont donc partis aux USA et moi, je suis retourné au Japon. Je n'ai pas utilisé tout de suite l'argent que Shin m'avait laissé. J'ai bien pensé le donner à de bonnes œuvres ; mais lesquelles ? Tout, dans ce pays, avait été corrompu, gangréné par les groupes mafieux. Les yakuzas faisaient désormais la loi, au sens propre du terme, les forces de l'ordre les laissant régler certaines questions délicates. Je ne pouvais plus exercer officiellement en tant que médecin mais je ne savais rien faire d'autre. Enfin, rien de bien lucratif. Les petits boulots à la journée

m'ont permis de ne pas mourir de faim car je refusais inexplicablement de piocher dans le magot.

Un jour, j'ai soigné chez moi un yakuza qui venait de se faire rosser par des membres d'un clan ennemi et qui avait eu la bonne idée de s'écrouler dans ma rue. Au bout de quelque temps, d'autres yakuzas ont fini par se pointer sur le palier de la chambre insalubre que je louais pour trois fois rien dans un immeuble crasseux du centre-ville de Tokyo. J'ai commencé à me forger une réputation, comme dans la jungle : le Professeur soigne tout le monde sans poser de question et accepte même les rations de riz en guise de paiement. Ce qui a naturellement déplu à mes voisins, bien qu'eux-mêmes ne brillaient pas par leur honnêteté.

Alors, quand en me promenant par hasard dans le quartier de Shinjuku, j'ai vu le grand panneau de l'agence immobilière, je n'ai pas hésité une seconde. Je venais de trouver une grande maison à vendre pour un prix honnête. J'ai sorti mon sac de toile ; un oyabun a accepté de faire le change en yens moins suspects que les dollars sud-américains. Après quelques travaux, cette demeure entourée d'un grand jardin est devenue très belle ; j'ai utilisé le reste du trésor de Shin pour m'équiper d'un labo plus que correct et j'ai eu MA Clinique. J'ai continué à faire ce que je savais faire tout en me disant que j'utilisais l'argent du Tigre, puis celui que m'ont donné les oyabuns, pour faire quelque chose de bien. Enfin... je crois que c'était vraiment quelque chose de bien.

J'ai mal.

Le retour à la réalité est vraiment désagréable. Je crois que j'ai essayé de me tourner et mon épaule me rappelle douloureusement à l'ordre. Je grogne.

— Alors Vieux Grigou, on s'amuse à jouer les héros alors qu'on n'a plus l'âge ?

C'est le gamin. Mon Babyface. Il est encore là ? Combien de temps ai-je dormi cette fois ? J'ouvre les yeux. Les rideaux sont tirés mais la lumière me fait cligner des paupières. Ryo n'a pas bougé de son fauteuil.

— Je n'ai plus l'âge de rien, Babyface, dis-je d'une voix éraillée.

— A ce point ?

Je perçois son inquiétude. Mince, ce n'est pas ce que je voulais. J'essaie de le rassurer :

— Panique pas, Babyface. Je suis tenace comme la mauvaise herbe, je ne meurs pas si facilement.

Il reste silencieux, tout en me dévisageant, reconnaissant la phrase fétiche de celui qui avait été son père. Je me pince les lèvres, regrettant déjà mes mots. Pris dans mes souvenirs, j'ai parlé sans réfléchir et je n'ai pas prêté attention à ce que cette phrase pourrait signifier pour lui. À mon grand soulagement, au bout de quelques secondes, il me sourit enfin, d'un vrai sourire, avec son regard espiègle de petit crapaud. C'est ce qui l'a toujours différencié de Shin, cette vive étincelle au fond des yeux. Il me taquine :

— Franchement, s'interposer comme ça, c'était pas très futé. Courageux mais pas très futé... Pour pas dire autre chose.

Je souris. C'est drôle comme parfois l'histoire se répète :

— Je ne pensais pas que quelqu'un viendrait s'en prendre à un patient de la Clinique. Depuis le temps que c'est un terrain neutre.

Son regard change immédiatement, se faisant dur et impénétrable, semblable à celui du Tigre :

— A ce propos, j'ai fait passer le message, Professeur. Ce clan ne recommencera pas.

C'est avec un pincement au cœur que je réplique tristement, ne tenant pas à en savoir plus :

— Je n'en doute pas une seconde. J'espère que tu n'as pas pris de risques inconsidérés

— Mais non... Moi aussi, je suis de la mauvaise herbe. Et vous savez bien qu'il vaut mieux que ce soit un type comme moi qui se charge de ce genre de choses.

— Un homme comme toi... murmuré-je pour moi-même, songeant que j'aurais aimé que tout soit différent pour lui et me demandant pour la millième fois ce qu'il se serait passé si je n'avais pas accepté ce sac, si j'avais réussi à convaincre Shin de partir avec Ryo avant qu'il ne soit trop tard, s'ils étaient partis en mer, si je n'avais pas amputé le Tigre, si j'avais prêté attention aux rumeurs, si j'avais...

Interrompant ma rêverie, Ryo se relève en soupirant, dépliant toute sa grande et large silhouette, les mains vissées dans les poches de sa veste froissée :

— Où vas-tu ? demandé-je.

— D'abord, me brosser les dents. J'ai grignoté pendant votre dodo et je vais pas pouvoir draguer avec les dents sales et une haleine de chacal, ça le fait pas... ensuite, j'irai faire un tour à la plage pour pêcher des coquillages.

— Quoi ?

J'imagine mal ce grand gaillard marcher pieds nus dans le sable avec un seau à la main et le bas du pantalon retroussé. Nul doute qu'il s'agit d'un nom de code ou d'une nouvelle expression de jeunots à la mode. Je dois avoir l'air totalement idiot car il me tend une revue, tapotant la couverture de son index. Contrarié, je me racle la gorge et désignant ma table de nuit du menton :

— Comme si je pouvais y voir quelque chose... Passé moi mes lunettes, s'il-te-plaît.

Ryo s'exécute et pose délicatement mes montures sur mon nez. Enfin, le monde redevient net.

— T'as une sale tête, lui dis-je. T'es là depuis combien de temps ?

— Le temps de tout lire en long, en large et en travers, fanfaronne-t-il en secouant le magazine.

— Donne-moi ça.

De ma main libre, je lui arrache la revue des mains pour en observer attentivement la couverture. Je n'arrive pas à croire ce que j'y découvre : *“Pique-niques et papillotes : nos recettes estivales pour un festival de saveurs.”*

J'éclate de rire :

— Où sont les vrais ?

— Les vrais quoi ?

Je secoue le magazine féminin cherchant à débusquer un exemplaire dissimulé de *Playboy* ou de *Bejean* mais rien, définitivement rien, même pas un poster ou un fascicule-bonus... Que dalle. Déçu, je soupire :

— Ne te moque pas de moi, Babyface ... Depuis quand est-ce que tu t'intéresses à ce genre de popote ?

— Depuis que Kaori prétend que je suis incapable de cuisiner. Alors je fais quelques recherches ...

— Pfff, qu'est-ce que c'est encore que ces histoires ?

— C'est la faute de Kaori, cette fois. Vous savez comment elle est, non ? Je suis tranquille dans mon coin, elle me crie dessus, j'essaie de me défendre et ça finit en défi débile !

Il se gratte le crâne d'un air nigaud avant de poursuivre :

— Je tenterais bien les coquillettes façon risotto aux tomates cerises et fruits de mer... et aussi la tarte aux prunes et glace à la cannelle. C'est français, ça en jette non ? Et puis, ça n'a pas l'air très compliqué de faire une pâte sablée, je devrais m'en sortir.

— Allez, Babyface, avoue. Où les as-tu planqués ?

— Je vois vraiment pas de quoi vous parlez, le Vieux.

Ce n'est pas possible. Je n'en crois pas mes oreilles. Je dois être mort, je ne vois pas d'autre explication, et j'ai atterri en Enfer avec pour seule lecture des recettes de cuisine ennuyeuses. À ce moment, la porte s'ouvre lentement sur la jolie silhouette de Kazue :

— Oh bonjour Professeur ! Je suis heureuse que vous soyez enfin réveillé.

Exaspéré par la mauvaise foi de Ryo, je grommelle sèchement à mon assistante tout en me tortillant dans mon lit :

— Oui, oui. Moi aussi, moi aussi.

— Quelque chose ne va pas, Professeur ?

— Non, non. Tout va bien, tout va bien.

— Vous voulez peut-être manger quelque chose avant de faire votre toilette et de changer votre pansement ?

Son ton enjoué m'horripile mais je ne veux pas la heurter, elle n'y est pour rien après tout. Comme je ne suis vraiment pas d'humeur, je me cache entre mes draps pour ne plus rien entendre. Quitte à être en Enfer avec des magazines de cuisine, autant retourner rêver.

— Je suis encore fatigué.

— Je comprends, Professeur. Allez, Ryo, laisse-le tranquille maintenant que tu es rassuré. Tu vois ? Il va bien ...

— A vos ordres, Doctoresse-de-Mes-Rêves, je sors. De toute manière, j'ai prévu de faire un tour à la plage...

À peine a-t-il franchi la porte, que j'entends un grand cri dans le couloir :

— Ahhh, te voilà toi !

Ça, c'est la voix de Kaori, partenaire et nouvel ange gardien de Ryo. C'est elle qui veille sur lui à présent et elle est bien plus efficace que moi, je dois bien l'avouer. Même si j'ai tenu ma promesse aussi bien que j'ai pu quand Babyface est revenu à Tokyo, j'ai été soulagé quand il a croisé la route des Makimura : Hideyuki et plus tard Kaori, lui ont porté chance.

— Alors c'est là que tu te planques, fainéant ?

Je souris intérieurement. Si j'avais fait autrement par le passé, Babyface n'en serait peut-être pas là aujourd'hui. Ça aurait été bien dommage ...

— Héhéhé... Kaoriii ... Qu'est-ce que tu fais là ? balbutie Ryo.

— Je te cherche, quoi d'autre ?? On a du pain sur la planche, figure-toi.

— J'arrive, j'arrive ...

— Comment va le Professeur ? demande-t-elle d'une voix douce cette fois ; j'ai toujours été surpris de la capacité de Kaori à passer d'une humeur à l'autre.

— Bien. Il est réveillé mais il a encore besoin de repos.

— Je comprends. Je passerai le voir demain.

Pendant que Kazue vérifie mes perfusions, j'entends leurs pas s'éloigner. Je sursaute quand Kaori gronde brusquement :

— Une minuuute, espèce de perveeers ! J'espère que tu ne planques pas tes cochonneries de revues dégoûtantes dans la chambre du Professeur !

Je dresse l'oreille, croisant les doigts pour ne pas me tromper. Se pourrait-il que ... ? Mais Ryo éclate de rire :

— Mais ça va pas la tête, toi !

Je souffle, dépité. J'y ai presque cru pendant quelques secondes. Ryo reprend, indigné :

— Et tu voudrais que je mette ça où, hein ? dit-il en forçant le ton.

— Bah, je sais pas moi...

— Il n'y a pas d'armoire, pas de cachette secrète, c'est une chambre d'hôpital. À part le dessous du matelas, je ne vois pas !

— Quoi ? s'écria Kaori. Sous le matelas ? Tu plaisantes j'espère !

Ryo éclata de rire :

— Mais oui, évidemment ! Comment veux-tu que je fasse ça, avec le Vieux vautre dessus ? Il est pas bien lourd mais quand même, je sais qu'il ne faut pas bouger un blessé par balle.

Tiens, tiens, sous mon matelas ? Ça serait ça qui m'aurait réveillé ? Il aurait trifouillé sous mon lit ? Il m'aurait laissé une petite surprise ?

Dans le couloir, Kaori marmonne :

— Hummm ... Pas convaincue de ton honnêteté, moi...

Moi non plus... Je ne peux m'empêcher de sourire.

Kazue a le dos tourné. J'en profite pour passer discrètement les doigts de ma main libre sous l'épaisseur des draps. Je ne trouve rien. Je dois attendre que mon assistante soit partie. Pendant ce temps, Ryo continue de sa voix forte, sans se laisser démonter :

— Ah bon ? Et bien, ça se voit qu'on ne t'a jamais tiré dessus. Ça fait un mal de chien. Je n'aime pas faire souffrir les autres, moi, contrairement à toi, bourreau à la massue !

— Ohhh, tu la reçois quand tu la mérites, ma massue ! C'est la seule chose qui t'empêche de faire n'importe quoi !

— Mais je te parle d'autre chose. Là, c'est une question d'éthique et j'ai une morale, moi, Mademoiselle ! Pfff ... Et c'est moi que tu traites de pervers, non mais je rêve !

— Oui, oui, c'est bon... concède Kaori.

— Non, c'est pas bon ! Attends un peu !

J' imagine parfaitement la jolie rouquine presser le pas, rageuse alors je l'entends rouspéter vertement :

— Raaa, on peut passer à autre chose ? On a un XYZ j'te rappelle !

— Ah, c'est facile ça, faire semblant d'être pressée pour ne pas avoir à s'excuser !

— Mais t'as pas bientôt fini ?

— Non.

La suite de leur dispute s'estompe ainsi que leurs pas dans le couloir et la porte de ma chambre se referme doucement :

— Pardon, Professeur, je vous laisse dormir, chuchote discrètement Kazue.

Je ne réponds pas, impatient de profiter de ma solitude. La porte se referme enfin et je repasse à nouveau la main sous le matelas, un peu plus bas cette fois. Soudain, mes doigts attrapent quelque chose...

Quelque chose de lisse et plat... C'est du papier glacé, j'en suis sûr ! Si je pouvais, je trépignerais ! Je parviens à extirper une petite pile de magazines. Ça me tire dans l'épaule évidemment mais je serre les dents. J'ai connu pire.

J'ai eu de la chance, je suis en vie, je ne suis pas encore en Enfer.

J'ai eu de la chance, ça, c'est une vraie convalescence, une convalescence digne de ce nom !

J'ai eu de la chance. Grâce à un petit crapaud, bientôt, je serai au Paradis !

Avant de commencer ma lecture, je ne peux m'empêcher de murmurer, espérant qu'un ami perdu depuis longtemps m'entende, où qu'il soit :

— Je me demande si moi aussi, je ne serais pas un peu de la mauvaise herbe.



# Postface

Ce petit volume a vu le jour grâce au courage et au soutien sans faille de mes deux copains de clavier, Hellth et Elane67.

Le premier, qui officie d'habitude sur le fandom *Saint Seiya*, n'a jamais rien lâché. Il a lutté avec acharnement contre ma malchance avec Word. Sans lui, vous ne tiendriez pas ce volume entre vos mains car j'aurais abandonné cent fois ce projet.

La deuxième a toujours été mon plus fidèle soutien... depuis... des années maintenant. Quoi qu'il arrive, elle est là. Je pense que sans elle, j'aurais arrêté cent fois d'écrire des fanfictions sur City Hunter.

Et puis, il y a aussi bien sûr Cristina, ma toute première bêta-lectrice. Sans elle, son grain de folie et sa confiance, nombre de ces histoires n'auraient tout simplement jamais vu le jour.

Merci !



# Table des matières

Préface.....	1
I - Dans la gueule du loup. . .	3
II - Ode à ma fille : Dream on !.....	21
III - Un soir, près du tunnel de Shirogane .....	37
IV - Prédateur (+18 ans).....	47
V - Princesse un jour, princesse toujours !.....	61
VI - Star Hunter .....	71
VII - Aussi tenaces que la mauvaise herbe.....	81
Postface.....	107



